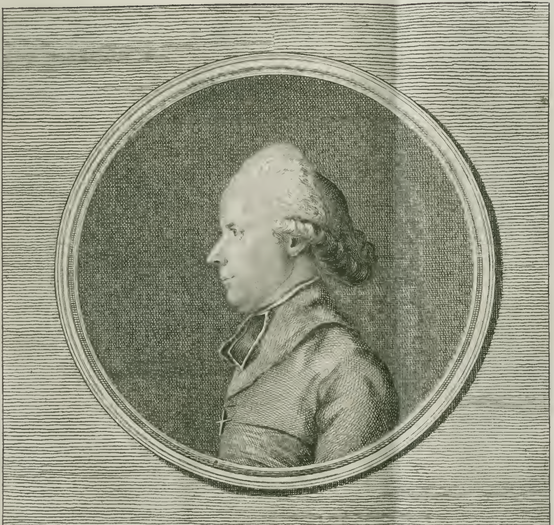

ADRIEN LAMOURETTE,
Evêque du Département de Rhône et Loire, Métropolitain
de l'Arondissement du Sud-Est.

Orateur philosophe et prêtre Citoyen
Il instruisit la chaire à servir la patrie,
Et sa libre Eloquence unit et Concilie
Les sentimens du sage et les loix du chrétien.

Deputé à Lassemblée Nationale 1791

Cano fecit.

A Lyon chez Prudhomme l'ainé, Grande rue Mercière, N.° 27.

Barthelemy

[illegible]

Case
FRC
14,49

L'ACCORD
DE
LA RELIGION
ET DE LA LIBERTÉ,

DISCOURS prononcé dans plusieurs Clubs de cette Ville,

Et dédié à M. LAMOURETTE,
Évêque du Département de Rhône & Loire.

Par M. l'Abbé BARTHELEMI.

A LYON,
Chez J. S. GRABIT, Imprimeur-Libraire, rue Merciere.

1791.

THE NEWBERRY
LIBRARY

A MONSIEUR

ADRIEN LAMOURETTE,

Évêque du Département de Rhône & Loire, Métropolitain dn Sud-Est.

ÉVÊQUE CITOYEN,

Cet essai a pour objet l'anéantissement du fanatisme, & la plus noble des études & la plus nécessaire au bonheur, celle de l'homme, de ses droits, de ses devoirs. A ces titres, il méritoit de vous être offert,

Vous avez daigné en agréer l'hommage. Mon travail ne m'est plus rien : dans un suffrage aussi flatteur, je trouve toute ma récompense !

Je suis avec le plus profond respect,

ÉVÊQUE CITOYEN,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

l'Abbé BARTHELEMI.

L'ACCORD
DE
LA RELIGION
ET DE LA LIBERTÉ.

MESSIEURS,

DANS tous les temps, chez tous les Peuples, la Religion a été le premier lien de la Société; elle ſeule a préſidé à la formation de tous les Etats; elle ſeule peut les ſoutenir : les Solon, les Lycurgue, les plus ſages Légiſlateurs & les plus grands Rois, l'ont toujours employée comme un ſupplément à l'imperfection des Loix civiles, qui ne peuvent arrêter ni punir les crimes ſecrets. Nous ne parlerons point de l'Egypte, qui donna ſes Dieux avec les Arts aux autres Nations. Perſonne n'ignore que les Grecs & les

Romains, dans le temps même de l'enthousiasme de la tolérance, avoient un magistrat pour veiller à la conservation de la Religion ; mais auparavant, ils se pénétroient de l'esprit des institutions humaines, ils les considéroient dans le but qu'elles se proposoient ; tout étoit calculé, les inconvénients & l'utilité ; ils interrogeoient les Législateurs eux-mêmes, se mettoient à leur place, développoient ce qu'ils ne laissoient qu'entrevoir, analysoient les divers rapports que les Loix ont entr'elles & avec tout ce qui tient à l'homme ; ils expliquoient enfin le motif de leur établissement. Ces peuples sentoient donc la nécessité d'un culte toujours étayé par une politique saine & long-temps refléchie.

. . . .

. . . .

Quel est en effet le but de la Religion & de la politique ? D'éclairer l'homme sur sa dignité ; de lui faire aimer ses devoirs les plus pénibles ; de réprimer les égarements d'une raison indocile ; d'enchaîner les mouvements des cœurs corrompus ou prêts de se corrompre ; de faire en un mot, de tous les hommes une société d'amis ou de freres, une seule & même famille.

Quels sont leurs moyens ? La douceur, la persuasion, les bons exemples, le panégyrique & l'apothéose de ceux qui se sont signalés par la pratique de leurs préceptes. Quel est leur terme ? Le repos & la satisfaction de l'honnête homme dans la vie présente ; sa gloire & sa béatitude dans l'éternité .... Mais, dira-t-on : dans l'ordre de la nature, les connoissances sont

imparfaites, les vérités incertaines, les erreurs fréquentes, les expériences trompeuſes, les raiſonnements abuſifs; tout eſt équivoque, rien n'eſt aſſuré. Oui, je l'avoue : mais n'eſt-ce pas ſur la foi de ceux qu'on ſuppoſe plus inſtruits, plus éclairés, qu'on doit ſe former les différentes idées des choſes? Celui qui croit ſavoir moins qu'un autre, quelque pénétrant qu'il ſoit d'ailleurs, ne doit-il pas s'en rapporter à des lumieres qu'il juge ſupérieures? & n'eſt-ce pas ſur cette adhéſion aux idées des Légiſlateurs que ſe ſont établies les différentes formes de gouvernement?

La raiſon commune s'eſt donc ſoumiſe dans tous les temps à une raiſon qu'elle reconnoiſſoit ſupérieure & préférable à elle-même; & en matiere de politique, Meſſieurs, le plus raiſonnable d'entre vous, peut-il ſe croire humilié de plier ſous l'autorité d'une aſſemblée auguſte, qui veut aujourd'hui mettre le comble à notre bonheur? Et nous qui ſommes appellés aux myſteres ſacrés, ne vaut-il pas mieux convenir de l'imperfection de notre raiſon, que de goûter une liberté coupable, en nous égarant avec des eſprits vains & orgueilleux, qui ne nous enſeigneroient bientôt que des erreurs? L'inſenſé que des liens ſalutaires retiennent, eſt-il en droit de ſe plaindre de ne pouvoir donner un libre eſſor à ſa folie? La raiſon de l'homme, même le plus ſage, n'eſt-elle pas continuellement expoſée à s'égarer? Il ne faut qu'une paſſion, qu'une coupe de vin pour l'intercepter; *la vue d'un chat, d'un rat, l'écraſement d'un charbon ſuffit pour l'emporter*

hors des gonds, nous dit un grand homme. Soumettons-nous donc à une autorité ſuprême, & ceſſons d'appeller *frein aviliſſant*, ce qui devient le préſervatif de nos chûtes & le principe de notre ſolide élévation.

Toutes les formes poſſibles de gouvernement ſe réduiſent à trois : au républicain, au monarchique & au deſpotique. Le premier eſt fait pour le ciel, le ſecond pour la terre, & le troiſieme pour les enfers. Je bénis la Providence qui m'a fait naître ſous la démocratie la plus auguſte, comme ſous le meilleur des Rois.

Dès le berceau, nous contractons l'obligation de bien mériter de la Patrie ; nous lui devons nos richeſſes, nos talents, même le ſacrifice de la vie ; c'eſt un bien qu'il lui eſt permis de redemander ; & toute action qui ſe détache de ſes intérêts, eſt un crime de leſe-patriotiſme. Par la nature de l'aſſociation, tout Citoyen ſe donne à l'Etat ; c'eſt par ce dévouement qu'il acquiert le droit d'en être protégé ; il doit donc être auſſi bon patriote que bon pere. Se rendre utile à ſes ſemblables, eſt un devoir ſacré ; c'eſt un beſoin pour une ame vertueuſe : qu'il eſt doux d'y ſatisfaire ! De ces principes, il ſuit que les Citoyens liés par l'intérêt général, doivent ſe réunir pour travailler au bien commun ; c'eſt la loi de l'amitié patriotique ; c'eſt le premier de ſes efforts. Dès que tous les Citoyens auront fait ſerment, qu'ils s'entraîneront tous par amour pour la patrie ; dès qu'ils la regarderont comme un bien propre & perſonnel, ils ſentiront que le premier avantage de chaque

particulier, eſt le premier objet de cette confédération; celui qui s'acquitte envers elle, aura travaillé pour lui-même. Tel un fleuve que groſſiſſent les rivieres voiſines, ſe répand par divers canaux ſur la ſurface qui l'environne, & y dépoſe le germe de fécondité qu'il porte dans ſon ſein; telle la patrie bienfaiſante, heureuſe du bonheur de tous, rend à chacun tout le bonheur dont elle jouit. Je le répete : tout Citoyen ſe doit à l'Etat dont il eſt membre; il n'occupe de droit une place dans la ſociété, qu'autant qu'il travaille, ſelon la nature de ſes talents, à lui être utile.

Tout ce qui tient à l'intérêt de la patrie, concourt au bonheur du Citoyen, dans une proportion qui eſt toujours apperçue du patriote vertueux. L'ame vile ne s'eſtime pas aſſez pour s'élancer au bien commun; le cercle étroit où elle ſe renferme, n'étant lié à la ſociété par aucun rapport, elle ne s'agrandit que pour ramener tout à elle-même. L'amour de la patrie n'enflamme point les cœurs lâches; quel attrait pourroit rappeller au devoir du Citoyen les hommes qui ne ſentent point leur exiſtence dans les autres hommes? Ce n'eſt donc qu'à ceux qui aſpirent à l'eſtime de leurs compatriotes, qu'il faut propoſer ce prix des vertus ſociales; quel homme ſeroit inſenſible à cette gloire!

Que les yeux de la Nation ſoient fixés ſur les hommes qui s'occupent à bien mériter d'elle; bientôt chaque état s'efforcera de mériter ſon hommage; quelque effort qu'exige la vertu, il en coûte pour refuſer d'être vertueux.

Dès que tous donneront l'exemple du bien, le vice paroîtra vice; & la vérité, faite pour régner ſur tous les êtres raiſonnables, alors aura bien plus le droit d'être fiere, noble, intrépide. Elle exaltera l'eſprit, elle échauffera le cœur, elle conſolera, elle inſpirera du courage. Deſtinée à tous les hommes, tous la recevront; & il ne faudra plus des ames fortes pour la ſupporter ni pour l'entendre. L'erreur & l'ignorance avoient forgé nos chaînes; le préjugé les avoit perpétuées; la raiſon & la vérité viennent de les briſer. L'eſprit de la Nation engourdi pendant une longue ſuite de ſiecles de ſuperſtition & de crédulité, s'eſt enfin réveillé. Le François frivole commence à penſer; ſon attention ſe fixe ſur des objets utiles; les calamités publiques l'ont forcé à la fin à méditer & à renoncer aux vrais jouets de ſon enfance; & nos Princes, laſſés de leurs propres délires, chercheront bientôt dans la raiſon, un remede contre les maux qu'ils ſe ſont faits.

L'intérêt, la néceſſité, le deſir de ſe rendre heureux; voilà les grands maîtres des peuples & des rois.... Après que les ſujets ont long-temps ſouffert du délire de la Cour, la Cour ſouffre à ſon tour de ſes propres délires... Le bonheur, la grandeur, la puiſſance & la gloire peuvent-ils exiſter pour un Prince, tant qu'il n'aura pour ſujets que des malheureux languiſſants dans l'inertie, découragés par l'oppreſſion, habituellement irrités du joug qui les accable, formant des vœux ſecrets pour la deſtruction du pouvoir dont ils ſont écraſés? Non; il ne peut que

verſer des torrents de larmes; ou s'il eſt inſenſible aux maux qu'il éprouva comme eux, c'eſt lui qui mérite notre pitié.

Princes ! Légiſlateurs ! Souverains ! maîtres du monde ! & vous, Meſſieurs, que le deſtin a rendus les arbitres du ſort de vos concitoyens ! écoutez le langage divin du plus grand politique né pour le bonheur de la France. . .

. . . .

C'eſt à vous qu'il appartient de donner des mœurs aux hommes ; vous ſeuls pouvez fournir à la morale le pouvoir de les toucher, de les convaincre, de régler leurs actions ; vous tenez dans vos mains les grands mobiles de leurs volontés. Chargés de les conduire, que votre exemple les guide, que vos faveurs les invitent au bien, que vos Loix les détournent du mal, que la raiſon les détrompe de leurs folies, que l'éducation dirigée par vos ſoins leur faſſe, dès l'âge tendre, contracter l'heureuſe habitude de la vertu ; qu'elle leur inſpire l'horreur du vice, qu'elle rectifie les préjugés & les opinions qui les aveuglent. Juſtes, humains, fideles à vos devoirs, recommandez ſans ceſſe l'équité, la bienfaiſance & l'activité. Encouragez-les au travail ; qu'ils craignent l'oiſiveté; elle conduit au crime, & le crime à l'échafaud. . . . . . Briſez pour toujours des chaînes aviliſſantes qui retiennent dans l'inertie des bras faits pour travailler au bien-être de tous. Impoſez un ſilence éternel à ces hommes perfides qui veulent ſéparer vos intérêts de ceux de vos concitoyens, & vous faire renverſer des loix qui leur ſervent de rem-

parts. Cimentez cette liberté que nous reſpirons aujourd'hui, & ſans laquelle il n'eſt point de vrai bonheur. Elle ſeule regle le deſtin des Empires; elle ſeule ennoblit l'homme, éleve ſon ame, lui inſpire le vrai ſentiment de l'honneur, le rend capable de généroſité, d'amour du bien public, d'enthouſiaſme pour la patrie, de nobleſſe & de vertu.

Le deſpotiſme eſt l'anéantiſſement de toutes les vertus; ſon autorité n'eſt fondée que ſur la violence & la miſere publique; c'eſt dans le palais du tyran qui l'exerce que réſident avec le menſonge & l'erreur, l'infame calomnie au regard malin & perfide, la flatterie rampante, l'illuſion au corps fantaſtique, le ſophiſme entortillé, l'équivoque à double viſage, le fanatiſme furieux, l'hypocriſie, la tyrannie, l'envie, la perfidie & la diſcorde, & mille autres monſtres. C'eſt dans le palais de ces tyrans des conſciences que, quittant leur fureur, ils ſemblent s'accorder tous pour travailler à la perte des foibles mortels; tous y ſont occupés à former le tiſſu de quelque cruel projet. La Calomnie y médite ſur les moyens de noircir l'Innocence; la Flatterie y prépare avec art ſes doucereux poiſons; l'Illuſion s'exerce à prendre à chaque inſtant diverſes formes ſéduiſantes; la noire Perfidie étudie & contrefait les airs de l'Amitié, de la Sincérité, de la Candeur, pour leur tendre des pieges; le Fanatiſme & l'Hypocriſie y paîtriſſent le fard de leur maſque; ils y peignent les traits de la vertu: c'eſt à leur aide que l'Impoſture & la Superſtition inventent mille folles

viſions qu'elles ſubſtituent dans l'eſprit des peuples, à la véritable idée de la Divinité & aux hommages qui lui ſont dus : la Tyrannie y prépare des chaînes & toutes les rigueurs d'un honteux eſclavage; la Diſcorde, fille de l'Intérêt, aidée des Caprices, enfants de la Mélancolie, extrait des plantes venimeuſes les ſucs les plus ſubtils & les plus pénétrants; les Soucis, les Chagrins, les Craintes frivoles, les Eſpérances téméraires rafinent la malignité de ces triſtes breuvages; la Fureur y aiguiſe le fer, en inventant les tortures & les crimes; la Haine, la Jalouſie, les Soupçons, animés par la vengeance, y concertent les moyens de ſurprendre les objets de leur rage : l'Envie ſeule, toute oiſive qu'elle eſt, ne ceſſe d'encourager ces furies; elle eſt ſaiſie d'une joie forcenée au récit, ou de leurs barbares deſſeins, ou de leurs expéditions ſanglantes, ou de leurs horribles préparatifs : enfin, autour de ces redoutables puiſſances, voltigent un nombre prodigieux de fantômes divers & de funeſtes préjugés, miniſtres de leurs ordres.

Liberté ! ô douce liberté ! toi ſeule fais le bonheur des peuples. . . . . .

Ce n'eſt qu'en éclairant les hommes que l'on peut eſpérer de les rendre & meilleurs & plus heureux qu'ils ne ſont. Les Peuples & les Souverains ſont également intéreſſés aux progrès des lumieres, & ces lumieres ne peuvent être que le fruit de la liberté. Ce n'eſt que dans un pays libre que l'on apprend à penſer : tout homme qui ne réfléchit point eſt auſſi peu capable de régler ſes mœurs que de ſe rendre heureux. Le

Citoyen libre a du reſſort, de l'énergie, du courage; il connoît ſes droits, il ſent ſa dignité, il s'eſtime lui-même, il fait cas de l'eſtime des autres. Ce n'eſt que dans un pays libre qu'il exiſte une patrie digne d'être aimée & défendue par ſes enfants. La Patrie n'eſt qu'une marâtre peu faite pour être aimée, quand elle eſt aſſervie ſous les caprices d'un tyran. C'eſt dans le ſein d'une nation libre que l'on trouve des vertus publiques: c'eſt là que des Citoyens opulents cherchent à plaire à la Nation, à mériter ſon eſtime, à s'illuſtrer par des monuments utiles..... La raiſon d'ailleurs ne ſe cultive que dans un pays de liberté. Le deſpotiſme eſt l'ennemi né de la raiſon humaine; il ne veut commander qu'à des eſclaves privés de raiſon, de lumiere & de mœurs. (*J. J. Syſtème ſocial.*)

Je dis plus: il eſt impoſſible d'aimer ſa Religion au milieu des fers; la Religion cultivée en liberté, répand ſes lumieres chez un peuple libre.

Nous ne ferons point ici l'énumération de tous les bienfaits que la liberté, d'accord avec la ſenſibilité religieuſe, a répandus dans la ſociété; on ſe bornera à défier les zélateurs de la nature de montrer un ſeul genre de miſere auquel l'un & l'autre n'aient pas tâché de remédier. Nous ne parlons point de tous les maux: le tableau de la vie ne nous en préſente que trop qui ne ſont pas ſoulagés; mais nous ſoutenons que l'eſprit de la Liberté (1) aſſiſe à côté de la Religion, les adoucit, & que

(1) Je ne parle point de cette liberté qui dégénere en licence, & qui conduit preſque toujours au crime.

ſi cet eſprit étoit ſuivi, ils diſparoîtroient tous de la ſurface de la terre. C'eſt ce qui a fait dire à *Monteſquieu que la Liberté, de concert avec la Religion, force les hommes à être heureux, même dès cette vie.*

L'homme libre (quand il eſt conſéquent) ne s'occupe des autres que par rapport à eux-mêmes; leur bonheur eſt ſouvent l'unique objet de ſes ſoins; il ſe porte juſques ſur les générations ſuivantes; de-là ces monuments de charité qui pourvoyoient, chez nos bons Gaulois, à toutes les eſpeces de miſeres humaines..... Ce n'eſt pas un ſentiment paſſager qui produit la bienfaiſance de l'homme libre (1), ce n'eſt pas la vue ſeule de l'objet qui excite ſa compaſſion; c'eſt la prévoyance, c'eſt le deſir du bonheur général, c'eſt un amour profond de l'humanité entiere.

Où regne le plus l'honnêteté, la douceur, la condeſcendance, la généroſité, le déſintéreſſement? .. Eſt-ce parmi ces fanatiques qui n'écoutent que leurs caprices, leurs paſſions, leurs penchants & leur cruelle ambition? Non. Eſt-ce parmi ces grands toujours enivrés d'eux-mêmes, concentrés dans leurs propres intérêts, & prêts

(1) Geneve m'a vu dans ſes murs pendant deux années. Qu'il étoit doux pour moi d'être témoin de la multiplicité de bienfaits que la ſenſibilité républicaine répandoit tous les jours ſur l'etranger indigent. La ſérénité étoit peinte ſur le front des bienfaiteurs; la joie brilloit dans leurs yeux; la plus douce ſatisfaction s'emparoit alors de leur ame: je partageois leur jouiſſance...... France! ô ma Patrie! ô ma chere Patrie! voilà ton modele. . . . .

à tout facrifier aux mouvements impérieux qui les dominent ? Non : l'homme libre eft feul capable d'offrir le tableau de ces vertus réunies. L'expérience journaliere prouve cette vérité. Le grand, fier de fa naiffance, eft néceffairement égoïfte, endurci, & devient bientôt inutile & même à charge à la fociété. L'homme libre, au contraire, s'occupe de tous les befoins de fes femblables, & multiplie fes facrifices & fes privations pour les foulager. . . .
. . . .

Seroit-il vrai que l'efprit de liberté endurcit le cœur ? que les préceptes qu'il infpire font incompatibles avec les devoirs de la Religion ? Non. Qu'un efprit impartial parcoure les faftes républicains ; il n'y trouvera que ce qui peut adoucir l'ame, la fortifier contre les miferes, l'ennoblir & la diriger vers le bien ; tels font les effets que la Liberté, de concert avec la Religion, a produits chez les peuples même les plus barbares, lorfqu'on leur a annoncé les regles de perfection que l'un & l'autre enfeignent. L'onction de leur langage a d'abord commencé par amollir les cœurs féroces, & ces êtres auparavant dépourvus d'humanité, ont d'abord commencé par devenir hommes avant d'être chrétiens. Qu'on life les relations de tous nos voyageurs : on apprendra par elles que tous les peuples policés, ceux où le culte eft d'accord avec la liberté, font les plus humains & les plus fûrs dans le commerce de la fociété. . . . . . François, fixez vos regards fur les républicains, vous fentirez bientôt les avantages que la liberté procure.

Oſer avancer que l'eſprit de liberté endurcit le cœur, n'eſt-ce pas là le comble de l'effronterie & de la contradiction ? Où a-t-on donc puiſé l'idée des vertus, la regle des ſentiments, le principe des devoirs, le noble & utile uſage de toutes nos facultés .... N'eſt-ce pas à la Liberté que nous en ſommes redevables ? .... Elevés dans ſon ſein, les Germains, les Gaulois & les Romains l'ont toujours protégée contre l'uſurpation & l'autorité ſouveraine. Qu'on ſuppoſe une ſociété vraiment libre : quel genre de vices pourroit ſubſiſter dans ſon ſein ? quelles obligations n'y ſeroient pas remplies ? quel principe de diſcorde ou de diviſion pourroit en troubler la paix ? ..... Son principal objet eſt d'apprendre à ceux qui la compoſent, qu'il n'eſt de vrai bonheur qu'au ſein de la Liberté. . .
. . . .

Attacher ſon exiſtence à des ſupérieurs, vivre en liaiſon avec les grands, c'eſt un eſclavage : leurs promeſſes, à la vérité, tiennent l'ame dans une agitation qui lui donne plus d'activité & de vie : mais cette agitation la tourmente tout le temps qu'elle attend le moment qui doit la détromper & la renvoyer mécontente de ſes propres ſuccès : il faut ſans ceſſe veiller ſur ſoi, ſe gêner, ſe contraindre, tenir toutes ſes facultés en haleine ; & la ſociété dont le but eſt de nous récréer & de nous délaſſer, devient alors une ſource de peines & d'afflictions.

Cette exiſtence, d'ailleurs, nous fait contracter une ſorte de reſpect pénible & déraiſonnable qui nous remplit l'ame de ſoupçons & de

craintes pusillanimes, qui rétrecit le cœur, & le rend esclave de mille passions serviles. L'homme qui n'attend rien des grands, est exempt de ces basses inquiétudes, & les méprise avec raison dans celui qui s'y assujettit. Je ne connois point de foiblesse plus lâche & plus avilissante, que cette indigne crainte qu'un homme a d'un autre homme. . . . .

Grands ! hommes vains, qui aviez toujours l'œil sur vos ancêtres, qui vouliez que votre gloire s'entretînt d'elle-même, & subsistât sur le mérite des morts dont vous aviez l'honneur de descendre ; vous n'êtes plus ! vous seriez encore, si vous aviez méprisé votre naissance comme un titre d'orgueil, si vous aviez sérieusement médité qu'on n'hérite point de la gloire, que c'est une moisson qui n'est recueillie que par les mains dont les travaux l'ont semée. .

Au lieu des hommages & des respects que vous attendiez de vos prérogatives, votre noblesse est devenue pour vous une source de peines. . . . Vous méprisiez l'homme simple, & vous sembliez, par ce mépris, demander sa haine. Vous avez eu ce que vous demandiez ! Cette haine vous a été prodiguée avec toutes les conséquences qui en sont l'effet aujourd'hui.

Parcourons un moment, avec le Patriarche de Ferney, le protocole de la vanité, nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples, la nature est la même par-tout, mais les usages sont par-tout differents. Il faut se plier à ceux de son siecle & de sa nation : mais par cette raison-là même, il ne faut pas

condamner les Nations étrangeres. Plus on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions & d'inconſéquences. A commencer par le grand Turc, il fait couper toutes les têtes qui lui déplaiſent, & peut rarement conſerver la ſienne. L'Empereur eſt Roi des Romains ; mais le droit de leur Roi conſiſte à tenir l'étrier du Pape, & à lui donner à laver à la meſſe. Les Anglois ſervent leur Monarque à genoux ; mais ils le dépoſent, ils l'empriſonnent, ils le font périr ſur l'échafaud. Le Chancelier de France étoit la premiere perſonne de l'Etat, & ne pouvoit manger avec le Roi ; & un colonel à peine gentilhomme avoit cet honneur ; une intendante étoit reine en province, & bourgeoiſe à la cour ; aujourd'hui, elle eſt bourgeoiſe par-tout. Si je voulois détailler les contrariétés qu'on tvouve dans la ſociété, il faudroit écrire l'hiſtoire du genre humain. Pour les titres, on ne ſe couvroit pas moins de ridicules ; on étoit même fauſſaire, car on s'en arrogeoit qu'on n'avoit pas. On ſe donnoit quelquefois à ſoi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçût de fort honorables ; tel abbé qui s'intituloit frere, ſe faiſoit appeller *Monſeigneur* par ſes moines.

Comment vous portez-vous, mon cher ami ! diſoit un Duc & Pair à un gentilhomme. A votre ſervice, mon cher ami, répondit l'autre ; & dès ce moment, il eut ſon cher ami pour ennemi implacable.

En reliſant Horace, j'ai remarqué ces mots dans une épître à Mécene : *te, dulcis amice, reviſam.* J'irai vous voir, mon cher ami. Ce Mé-

cene étoit la feconde perfonne de l'Empire romain ; c'eft-à-dire un homme plus confidérable & plus puiffant que ne l'eft aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relifant Corneille, j'ai remarqué que dans une lettre au grand Scuderi, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, il s'exprime ainfi au fujet du cardinal de Richelieu : *Monfieur le Cardinal; votre maître & le mien.* C'eft peut-être la premiere fois qu'on a parlé ainfi à un Miniftre depuis qu'il y a dans le monde des Miniftres, des Rois & des flatteurs.

On conte qu'un vieil officier qui favoit peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de Louvois, *Monfieur*, & n'ayant pas eu de réponfe, lui écrivit, *Monfeigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le Miniftre avoit encore le *Monfieur* fur le cœur. Enfin il lui écrivit, *A mon Dieu, mon Dieu Louvois*; & au commencement de la lettre il mit, *mon Dieu, mon Créateur.* Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon temps étoient grands & modeftes, & que nous fommes petits & vains.

La vanité des titres, ne s'introduifit dans nos climats feptentrionaux de l'Europe, que quand les Romains eurent fait connoiffance avec la fublimité afiatique. Tous les Rois de l'Afie étoient & font encore coufins-germains du foleil & de la lune. Leurs fujets n'ofent jamais prétendre à cette alliance; & tel gouverneur de province qui s'intitule : *Mufcade de Confolation* & *Rofe de Plaifir*, feroit empalé, s'il fe difoit parent le moins du monde de la lune & du foleil. Il n'y avoit autre-

fois

fois que l'Empereur qui eût le titre de *Majesté.* Les autres Rois s'appelloient *votre Altesse*, *votre Sérénité*, *votre Grace.* Louis XI fut le premier en France qu'on appella communément *Majesté.* Mais on se servoit du terme d'*Altesse* avec les Rois de France, long-temps après lui, & l'on voit encore des lettres à Henri III, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la Reine Catherine de Médicis fût appellée *Majesté*; mais peu à peu cette dénomination prévalut. Le nom est indifférent, il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas. Originairement un maître d'hôtel de l'Empereur, un écuyer, un échanson, étoient des principaux domestiques d'un homme, & avec le temps ils s'étoient érigés en maître d'hôtel de l'Empire romain, en échanson de l'Empire romain. C'est ainsi qu'en France celui qui fournissoit le vin du Roi, s'appella *grand-bouteiller* de France, quoiqu'assurément ces officiers ne servissent ni pain, ni vin, ni viande à l'Empire & à la France. L'Europe fut inondée de ces dignités héréditaires de maréchaux, de grands véneurs, de chambellants d'une province.

Un nombre prodigieux d'autres citoyens, banquiers, chirurgiens, marchands, domestiques de princes, commis, obtenoient des lettres de noblesse; & au bout de quelques générations, ils prenoient chez leurs notaires le titre de très haut & très-puissant Seigneur. Ces titres ne faisoient qu'avilir la noblesse ancienne, sans relever beaucoup la nouvelle . . . .
. . . .

Quelques Seigneurs françois se vantent d'avoir des Barons allemands dans leurs écuries; quelques Seigneurs allemands disent qu'ils ont des Marquis françois dans leurs cuisines. Il n'y a pas long-temps qu'un étranger étant à Naples, fit son cocher Duc, la coutume en cela étoit plus forte que l'autorité royale.

En France le *Monseigneur* étoit une terrible affaire. Un évêque n'étoit avant le Cardinal de Richelieu que *mon révérendissime pere en Dieu* : (ce titre revivra peut-être.) Mais quand Richelieu fut Secrétaire d'Etat, étant encore Evêque de Luçon, ses confreres les Evêques, pour ne pas lui donner ce titre exclusif de *Monseigneur* que les Secrétaires d'Etat commencerent à prendre, convinrent de se le donner à eux-mêmes. Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'étoit un titre nouveau que les Rois n'avoient pas donné aux Evêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la Cour à ne les appeller que *Sieurs* ; & messieurs du conseil n'écrivirent jamais à un Evêque que *Monsieur*. Ce siecle est le nôtre. Les Ducs & Pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *Monseigneur*. La grande noblesse, & ce qu'on appelle la grande robe, leur refuserent tout net ce titre, ajoute l'auteur de la *Prude* & de *l'Indiscret*. Le comble des succès de l'orgueil humain est de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux; mais il est bien difficile d'arriver à ce point ; on trouve par-tout l'orgueil qui combat l'orgueil. Quand les Ducs exigerent que les pau-

vies Gentilshommes leur écrivissent *Monseigneur*; les Présidents à mortiers en demanderent autant aux Avocats & aux procureurs. J'ai connu un Président qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son chirurgien lui avoit dit : « *Monsieur*, de » quel bras voulez-vous que je vous saigne ? » Il y eut un vieux Conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit, *Monseigneur*, *Monsieur votre Secrétaire* . . . . Le Conseiller l'arrêta tout court : « Vous avez dit » trois sottises en trois paroles : je ne suis point » *Monseigneur*, mon Secrétaire n'est point *Monsieur*, » c'est mon clerc.

On vient de terminer ce grand procès de la vanité Nous étions nous autres, il y a cent ans, *affectionnés Serviteurs*; nous sommes devenus depuis *très-humbles & très-obéissants Serviteurs*; & actuellement : *Nous avons l'honneur de l'être.* Je plains notre postérité ; elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules. Le Duc d'Epernon, le premier des Gascons pour la fierté, mais qui n'étoit pas le premier des hommes d'état, écrivit avant de mourir au Cardinal de Richelieu, & finit sa lettre par *votre très-humble & très-obéissant*; mais se souvenant que le Cardinal ne lui avoit donné que du *très-affectionné*, il fit partir un exprès pour rattraper sa lettre qui étoit déja partie, la recommença, signa *très-affectionné*, & mourut ainsi au lit d'honneur. Telles étoient, Citoyens, les inconséquences de nos grands personnages. La querelle est entiérement terminée aujourd'hui.

La vraie puiſſance & la vraie politique dédaignerent toujours la vanité.

Le faſte ſous lequel on s'enſevelit, nourrit dans notre ame la barbare inſenſibilité qui dénature notre cœur. La Religion d'où découle cette bonté affectueuſe qui fait apprécier une larme, cette douceur compatiſſante, ce ſentiment que ne dicte pas la froide raiſon, mais qui unit toujours le cœur au bienfait; la Religion, dis-je, cimentée par l'eſprit de liberté, rapprochera la diſtance qui ſépare le riche d'avec le pauvre; ne refuſez pas, criera-t-elle de concert avec celle-ci, ne refuſez pas des ſecours à l'indigent; je laiſſe le pauvre à vos ſoins; vous ne détournerez pas les yeux de deſſus ſes maux; n'augmentez pas le trouble de ſon cœur déja aigri par la miſere; elle deviendroit pour lui la ſource des plus noirs forfaits. Ne différez donc pas de lui donner, ne rejettez point ſa priere, car s'il vous maudit dans l'amertume de ſon cœur, il ſera exaucé dans ſon imprécation.

Citoyens, n'oubliez jamais que les dogmes du ſeul *Epicure*, après avoir corrompu & renverſé tous les Etats de la Grece, cauſerent la ruine de la République romaine; n'oubliez jamais que les gouvernements les plus ſages ont toujours protégé & défendu la Religion & la Liberté . . . . .
« Nous ſommes de tous vos ſujets, diſoit à l'Em-
» péreur *Antonin*, un apologiſte du Chriſtianiſme
» & de la Liberté, ceux qui vous aidons le plus
» à maintenir la tranquillité publique, en enſei-
» gnant aux hommes que nul d'entreux, ſoit mé-
» chant, ſoit vertueux, ne peut ſe dérober aux

» regards de Dieu, & que tous iront recevoir, » après leur mort, la récompenſe ou la punition » de leurs œuvres les plus ſecrettes. Si cette vé- » rité étoit profondément gravée dans l'eſprit de » tous les hommes, aucun ne préféreroit le vice » à la vertu, durant cette courte vie, dans la » crainte d'être éternellement puni dans l'autre; » & le deſir de ſe procurer les biens que Dieu » promet, & d'éviter les châtiments dont il » menace, les porteroit tous à réprimer leurs » paſſions déréglées, & à enrichir leur ame de » toutes les vertus. Les loix & les peines atta- » chées à leur tranſgreſſion, ſont à la vérité de » puiſſantes digues pour arrêter les méchants; » mais l'eſpoir de ſouſtraire leurs crimes à la » connoiſſance des Magiſtrats, n'a-t-il aucun » pouvoir ſur leur eſprit?.... Qu'ils apprenent & » qu'ils ſoient fermement perſuadés qu'ils ont le » ſouverain juge pour témoin de leurs actions & » de leurs penſées même les plus ſecrettes; la » vertu cimentera bientôt dans leur cœur, ſon » empire. »

Quels fruits d'utilité, la Religion de concert avec la Liberté ne produit-elle pas en effet! Par l'un & l'autre les ſujets ſont aſſurés de la juſtice & de l'amour de leurs ſouverains, & les ſouverains de la ſoumiſſion ſincere de leurs ſujets. Par eux ſeuls, le maître peut s'aſſurer de la fidélité de ſes ſerviteurs; le mari, de celle de ſon épouſe; le pere, du reſpect de ſes enfants; le commerçant, de la probité de ſes commis; le client, de l'intégrité de ſon juge, & tous les ſubordonnés, de la juſtice de leurs ſupérieurs. Par la Religion &

la Liberté, les desirs coupables sont étouffés, & les sentiments sont réglés sur l'utilité publique & particuliere. L'un & l'autre sont le plus efficace contre-poids de l'amour propre, de cet amour de nous-mêmes si avide, si altier, si exigeant, si inhumain, & quelquefois si rampant, si aveugle, si abject & si méprisable. Ce n'est qu'au sein de la Religion & de la Liberté que l'homme est porté à détacher de lui-même ce qu'il juge nécessaire à son semblable, à lui restituer le bien ou l'honneur qu'il lui a ravi. Que de familles injustement flétries par l'ignorance ou la scélératesse, doivent leur réhabilitation au repentir que l'esprit de Religion & de Liberté a fait naître dans l'ame des vrais coupables! Les loix civiles ont le pouvoir d'arrêter les injustices, ou du moins de remédier à celles qui sont sensibles & connues; l'esprit de Religion & de Liberté fait non-seulement des hommes justes; il veut encore que la justice, la modération, la bienfaisance soient aussi réelles qu'apparentes; il exige que les vertus ne se bornent pas à paroître, mais qu'elles soient dans le cœur, qu'elles existent dans toute leur perfection. Dans ce dessein, il n'approuve, il ne loue & ne récompense que ce qui est aussi pur dans sa source que dans ses effets. En un mot l'esprit de Religion & de Liberté oblige l'homme à se regarder comme ennemi de lui-même, au moment qu'il se montre le plus l'ami des autres hommes, si ses motifs ne sont pas aussi nobles que ses actions.

Et l'on ose dire que cette Religion & cette Liberté, cette chere Liberté dont nous goûtons

ſeulement les prémices, renferment une morale nuiſible & incompatible avec les devoirs du Citoyen! Il faut bien compter ſur l'indulgence ou la crédulité publique, pour haſarder de pareilles imputations.

Si l'on veut ſe convaincre davantage de l'audace ou de la ſtupidité des détracteurs de la Religion & de la Liberté, qu'on compare les mœurs & les temps. Quelques fanatiques ont condamné avec amertume certains excès de zele que la Liberté condamnoit elle-même, de peſer avec complaiſance ſur pluſieurs crimes commis en ſon nom, quoiques proſcrits & anathématiſés par ſa morale. Ils ont oſé même lui imputer, avec aſſurance, des déſordres dont elle n'a été que le prétexte, & ont pouſſé la mauvaiſe foi juſqu'à mettre ſur ſon compte toutes les horreurs commiſes par une licence effrénée. N'eſt-ce pas là le comble de la démence & de la barbare inſenſibilité?

Vous êtes plus éclairés, ont ajouté ces fanatiques, depuis qu'on a tout ſoumis au creuſet de la philoſophie; mais ces prétendues lumieres dont vous vous glorifiez, ne ſont-elles pas comparables aux flammes d'un incendie qui ne frappent la vue que pour mieux découvrir leurs ravages? En détruiſant de légeres erreurs, vous avez détruit les principes les plus utiles; en prétendant délivrer l'eſprit de ſes préjugés, vous avez dépouillé l'ame de ſes ſentiments les plus énergiques; en cherchant à conſoler l'homme de ſes miſeres, vous l'avez avili, dégradé, & n'avez conſolé que les cœurs pervers . . . . . N'eſt-ce pas là le

comble de l'imbécillité, du délire, ou de la folie? Nous aurions écouté ces mêmes fanatiques avec l'attention la plus févere, s'ils nous avoient dit : un temps viendra où l'on nous mufélera, où l'on nous chargera de coups de bâton, où l'on nous réduira en fervitude, après nous avoir abrutis ; & dans ce temps, ainfi mufelés, ainfi affommés, ainfi enchaînés, nous dirons grand-merci à ceux qui nous auront traités de cette maniere, & nous nous écrierons tous enfemble! « *Le voilà cet » heureux temps ; il eft enfin arrivé . . . . . Allons, » faute Marquis !* »

Nous aurions écouté ces fanatiques, s'ils avoient dit : *Un Monarque qui ceffe d'etre le berger de fon Peuple, en devient l'ennemi ; l'obéiffance à un tel prince eft un crime de haute trahifon au premier chef contre l'humanité ; & tout homme à qui le Peuple veut donner la Couronne par voie d'élection, la poffede à plus jufte titre que celui qui la poffede par les droits de la naiffance.*

Il eft vrai que le monarque qui auroit entendu ces fanatiques parler ainfi, auroit crié : « qu'on arrête ces fous, qu'on les conduife aux pe- » tites-maifons ; que deviendroit mon autorité, » fi mes fujets étoient affez corrompus pour » goûter de pareilles maximes, comme ces fa- » natiques font affez infenfés pour les débiter? » qu'on ne leur faffe aucun mal, parce que l'inep- » tie n'eft point un crime ; mais qu'on les enferme, » parce que leur folie peut devenir contagieufe. » Si, par hafard, nous avions été préfents à cet arrêt, nous aurions dit : voilà un Prince auffi fage, auffi modéré que le coryphée des philofophes, & nous aurions eu certainement raifon.

Mais, ſi après ces mêmes maximes, ces fanatiques nous avoient adreſſé ces graves paroles : « Ce qu'il faut punir ce ſont les Princes mêmes, » ces barbares ſédentaires qui, du fond de leur » cabinet, ordonnent dans le temps de leur di- » geſtion, le maſſacre d'un million d'hommes, » & qui enſuite en font remercier Dieu ſo- » lemnellement. » Les aurions-nous écoutés ? Oui, ſans doute. Ces fanatiques auroient alors parlé le langage de la raiſon, & pour peu que leur accés redoublant toujours, ils ſe fuſſent écriés : « Fléaux du genre-humain, illuſtres ty- » rans de vos ſemblables, hommes qui n'en avez » que le titre, Rois, Princes, Monarques, Em- » pereurs, Chefs, Souverains, vous tous enfin, » qui en vous élevant ſur le trône & au-deſ- » ſus de vos ſemblables, avez perdu les idées » d'égalité, d'équité, de ſociabilité, de vérité, » nous vous aſſignons au tribunal de la raiſon ; » écoutez, ſi ce globe malheureux a été votre » proie, ce n'eſt point à la ſageſſe de vos pré- » déceſſeurs ni aux vertus des premiers humains » que vous en êtes redevables c'eſt à la ſtupidité, » à la crainte, à la barbarie, à la perfidie & à » la ſuperſtition : voila vos titres. » Nous aurions prêté une oreille plus attentive encore ; mais des millions d'hommes, dépouillés de tout, par la dureté de leur maître, enhardis par le ſentiment de la Liberté, encouragés par le vrai droit naturel, pouvoient-ils un jour ne pas réclamer leurs droits ? Qu'auroient-ils donc à craindre, quand ils auroient tout perdu, excepté une exiſtence qui leur deviendroit à

charge à chaque pas ? Ils ont des bras ; s'ils ne peuvent s'en ſervir à cultiver une portion de terre en propriété, qu'ils s'en ſervent à purger cette même terre des monſtres qui la dévorent. Que riſquent-ils ? de mourir ? Hé bien ! il vaut mieux mourir que de ſervir de trophée à des hommes ſtupéfiés d'orgueil pétris de vices, & flétris par leur cruelle ambition.

C'eſt ſous le nom de FRANÇOIS, que nous venons de nous rendre célebres ; nous étions avilis par le joug le plus honteux ; le fier Anglois avoit raiſon de nous témoigner le plus ſouverain mépris.... Une criſe ſalutaire vient de nous rendre la liberté ; il la faut conſerver. Ne redoutons aucune puiſſance ; le glaive qu'un autre peuple tiendroit ſuſpendu ſur nos têtes, retomberoit bientôt ſur la ſienne : mais voudroit-il s'expoſer à gémir éternellement dans les fers ? Non. Ce n'eſt pas une puiſſance étrangere que nous avons à craindre. Ce ſont ces fanatiques, ces factieux qui ſont déja depuis trop long-temps dans nos murs & qui ſement la haine, les trahiſons, & qui allument le flambeau de la diſcorde au ſein des familles les plus jalouſes du bien public (1). Mais ils ont beau entaſſer libelles ſur libelles ; le dépit peut emprunter toutes les formes, éclater ouvertement, parler à l'oreille, affecter le ton

(1) Ce que je dis eſt vrai : pluſieurs Eccléſiaſtiques ſe couvrent ici du manteau de la Religion pour faire des rebelles ; & lorſqu'ils ſoupçonnent que leur perfidie peut être ſans ſuccès, ils appellent au tribunal de la pénitence ceux qui ont la foibleſſe de les entendre. . . . . Veillez, Citoyens ! . .

d'une fauffe bénignité; leur haine & leur vengeance peuvent tout imaginer & tout tenter, prêter toute leur main à la malice, ouvrir toutes leurs bouches au menfonge ; elles ne fermeront jamais la nôtre à la vérité, & le déluge de maux qu'ils veulent répandre dans nos fociétés, fera pour eux la fource des foucis les plus noirs, & des chagrins les plus dévorants.

Qu'ils fe fouviennent, ces fanatiques, que la Religion qu'ils préconifent n'eft pas d'eux : fi elle étoit de l'invention de l'homme, l'homme n'auroit-il pas gardé pour lui-même un hommage qu'il eft obligé de faire remonter jufqu'au Dieu dont il eft la créature? Rien n'eft donc fi fauffement fuppofé, que cette humiliation prétendue de leur raifon devant les oracles de la foi. . . . . Quels philofophes n'auroient pas tiré vanité des grandesvérités que les Apôtres enfeignoient? D'après leurs difcours, l'univers entier reconnoît un feul maître : le monde n'eft plus qu'une figure qui paffe; fes biens qu'une vapeur qui fe diffipe; la vie qu'un paffage à un autre plus durable, & dont l'ufage de la premiere fixera le fort : l'homme, cet être auparavant fi foible, triomphe de ce que le monde a de plus flatteur & de plus redoutable : les combats qu'il eft contraint de livrer à fes paffions, font la fource de fon repos & de celui de fes femblables : les loix qui n'arrêtoient que la main, agiffent fur le cœur : la bienfaifance devient un devoir général, même à l'égard des ennemis. Le difciple d'Epicure embraffe cette morale mortifiante & auftere : on ne reconnoît plus l'homme dans l'homme, comme l'a dit Bof-

ſuet ; mais dans cet étonnante Révolution, on reconnoît le doigt de Dieu.

Nous ſommes bien éloignés de vouloir avilir nos contemporains ; mais quelles comparaiſons entre ces temps de grandeur & d'élévation, de franchiſe & de bonne foi, où la ſoumiſſion religieuſe contenoit quelquefois même les fanatiques, & ce temps de vertige où tout paroît permis à nos fanatiques modernes, où ils ne ſont retenus par aucun frein, où ils craignent plus de manquer aux bienſéances qu'à la vertu . . . .
. . . .
Il y a toujours eu des vices & des crimes, mais jamais ils n'ont été ſi multipliés que de nos jours, & dans aucun temps ils n'eurent un caractere plus odieux. Autrefois l'ignorance & la barbarie en étoient les ſources ordinaires ; mais alors, ſe montrant plus à découvert, ils étoient moins dangereux. Aujourd'hui plus combinés, plus réfléchis, couverts du maſque de la décence, ils ſont devenus très-communs ; aujoud'hui ces méchants ont acquis l'art funeſte de donner un libre eſſor à leur perverſité ; l'art de la rendre plus active, d'en faire mouvoir plus ſurement les reſſorts, & le talent plus funeſte encore de ſe dérober au glaive des loix. De-là, point de confiance dans les ſentiments, plus de liens dans les familles, plus d'amour pour la Patrie, plus d'équité, plus d'honneur ; & nous dirons de ces fanatiques orgueilleux, ce qu'un critique a dit du chantre de Ferney. « Souvent de grands talents, & l'abus de leurs talents porté aux derniers excès ; des traits dignes d'admiration, & la licence la

plus monſtrueuſe; des lumieres capables d'honorer leur ſiecle, & des travers qui en ſont la honte ; des ſentimens qui ennobliſſent l'humanité, des foibleſſes qui la dégradent ; les charmes de l'eſprit, & toutes les petiteſſes des paſſions ; une imagination ſouvent brillante, mais preſque toujours le langage le plus cynique & le plus révoltant ; de la philoſophie, & de l'abſurdité ; la variété de l'érudition & les bévues de l'ignorance ; de beaux ouvrages, & des productions odieuſes ; de la hardieſſe, & une baſſe adulation ; des leçons de vertu, & l'apologie du vice ; des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ſes accès ; des proteſtations de zele pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaiſe foi ; l'enthouſiaſme de la tolérance, & tous les emportements de la perſécution ; des hommages à la religion, & des blaſphêmes ; des marques publiques de repentir, & ſouvent la mort la plus ſcandaleuſe. « Telles ſont les étonnantes contrariétés qui décident du rang que ces fanatiques occupent aujourd'hui dans l'ordre des talents & dans celui de la ſociété. Mais heureuſement, notre poſtérité eſt à l'abri de leur ſéduction, ... de leurs déſordres, dont les archives de nos tribunaux prouveroient l'exiſtence, ſi l'on pouvoit s'aveugler ſur les autres preuves de leurs déréglements qui augmentent chaque jour : que d'arguments victorieux réſultent en faveur de nos lumieres & de notre liberté ; & cette derniere, fût-elle plus grande que nos philoſophes fanatiques le prétendent, ſon joug n'eſt-il pas infiniment avantageux, puiſqu'elle ne tend qu'à dimi-

nuer le nombre des vices, qu'à multiplier les vertus, qu'à établir le bonheur général, en mortifiant les interêts particuliers ?

Soutenir qu'elle n'eſt pas un motif réprimant, parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'eſt ſoutenir que les loix civiles ne ſont pas un motif réprimant non plus. . . . .

Nous ſavons qu'on rencontre parmi nos apologiſtes de la Liberté, des hommes vicieux ; mais quelle différence entre l'homme qui manque au devoir de ſa Religion, en conſervant dans ſon cœur le reſpect pour cette religion même, & ces hommes effrénes qui ſe livrent par principes à leur paſſion, à leur perverſité naturelle ou acquiſe, & qui vont troubler la paix des familles, & propager les malheurs au-delà de ce qu'ils en peuvent concevoir ? On peut ramener au bien celui qui s'en eſt écarté, tant que la voix de ſes devoirs peut ſe faire entendre à ſon cœur ; mais le fanatique eſt inacceſſible au cri de la juſtice, comme à celui des remords.

Dans l'ordre fanatique, tout eſt permis, rien ne réclame, point de motif qui ramene au devoir ; les injuſtices, les perfidies, les trahiſons, les crimes, les atrocités ſe conſomment & ſubſiſtent ſans aucune rétractation. . . . . . .

. . . .

. . . .

Des hommes qui ne tiennent par aucun rapport à leurs ſemblables, ni par aucun ſujet de crainte ou d'eſpérance à l'auteur de tous les êtres, ne perſiſtent-ils pas opiniâtrément dans la férocité, ſource des attentats ? ces hommes méconnoi-

troient-ils donc toujours le véritable esprit de Religion ? . . . . . . C'est sur-tout dans l'inégalité des conditions, dans la disproportion des fortunes, dans l'inexacte distribution des honneurs & des récompenses, que la Religion fait connoître la douceur de son empire & la sagesse de ses loix, qui temperent & réparent, autant qu'il est possible, les adversités humaines. Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général & sur les particuliers, des affiions, des peines, des travaux, des oppressions, des injustices, quel homme pourroit se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature, sans une lumiere qui lui apprît à supporter les amertumes de son sort; sans un contre-poids qui réprimât les soulevements d'une sensibilité trop souvent juste; sans une loi de soumission qui lui fît accepter, par des vues sur-humaines, tout ce qui peut blesser son esprit & révolter son cœur? . . . .
. . . .

Le mal des fanatiques est donc un aiguillon pour leur malice, un sujet pour leurs révoltes, un ferment pour leur humeur; il devient enfin le motif de leurs injustices & de leurs iniquités.

L'homme soumis au joug de la liberté religieuse, adore tout, & malgré ses répugnances, se soumet à tout. Le fanatique au contraire, ne cherche qu'à repousser ce qui le blesse; il s'impatiente, il murmure, il s'irrite, il aggrave les coups qu'il éprouve, rien ne peut adoucir son

mal, & il est toujours prêt à immoler tout ce qui l'environne au desir de s'en délivrer.

Vous, que l'Etre des êtres a destinés aux mysteres les plus augustes, je vous le prédis, votre avidité insatiable vous fera abhorrer de ceux-mêmes qui pourroient vous chérir. Vous vous couvrirez de honte; & cette passion a toujours pour cortege le remords, la pusillanimité, le regret, le mensonge & la confusion au visage enflammé. La colere court à l'homme pour le frapper, l'amour vole à lui pour l'embraser, la crainte pour implorer son secours; mais la honte fuit tous les hommes; pour elle un coup-d'œil est un coup de poignard, & l'effet déplorable de la honte, vous ne l'ignorez peut-être pas, est de mettre nos espérances si bas dans notre pensée, que ce qui fait la terreur des autres, fait l'objet de ses vœux; la nuit & l'oubli sont la félicité suprême à laquelle elle aspire, c'est la passion à laquelle la nature a attaché le symptôme le plus visible & le moins équivoque: je parle de la rougeur, elle ne va jamais sans le remords d'un crime ou d'une faute. . . . . . Mais, direz-vous, les hommes rougissent quelquefois de la vertu. Hélas! il n'est que trop vrai: c'est qu'alors ils regardent la vertu comme un crime aux yeux de ceux devant qui ils rougissent. cette espece de honte est de toutes, la plus lâche & la plus criminelle.

Mais je vous vois encore en proie à la passion la plus ignominieuse, la plus difforme & la plus détestable de toutes: je veux dire l'envie. Qu'il vous souvienne que les ames étroites & pusillanimes,

nimes, les hommes les plus imparfaits & les plus vicieux, ſont les plus ſuſceptibles de cet infame ſentiment.

Les autres paſſions n'exiſtent que par intervalle & durent peu; mais l'envie eſt éternelle, & elle traîne toujours à ſa ſuite la haine, la calomnie, la trahiſon, les plus noires perfidies; & ſon ſpectre hideux raſſemble la maigreur de la famine, le venin de la peſte, & la rage de la guerre.

N'oubliez jamais que les mœurs ſont les reſſorts d'un gouvernement; c'eſt ſur elles que repoſe la baſe des empires: ſans mœurs point d'état. L'éducation qui fait l'homme, doit donc être l'inſtruction, l'exemple des vertus. La Patrie, la Religion dictent des devoirs; vous devez en inſpirer l'amour & le reſpect; que votre but ſoit de rendre les hommes meilleurs; apprenez-leur à ſe reſpecter par des actions dignes des regards de celui qui les couronne dans l'éternité. Rendre à Dieu ce qui eſt dû à Dieu, à l'homme ce qui eſt de l'homme; voilà la premiere Loi que vous devez graver dans tous les cœurs. Peignez aux hommes leurs devoirs ſous des traits qui les rendent aimables, qui les embelliſſent, afin de leur inſpirer le deſir de mieux les remplir. Repréſentez ſous les couleurs de l'infamie, le citoyen qui manque à ſes obligations; montrez-le comme un ſujet perdu, que la ſociété rejette comme l'opprobre de la Patrie & la honte de la Religion. Il eſt important que vos leçons ſoient ſoutenues par vos exemples, pour inſpirer les ſentiments de l'hon-

neur & de la probité; il faut être honnête homme & le paroître. . . . . .

N'oubliez pas que vous avez dans les mains les richeſſes de l'Etat; que vous lui devez compte des dépôts qui vous ſont confiés; que vous devez donner à la Patrie des ſujets dignes d'elle, emploi auguſte & difficile ! Mais qu'il eſt flatteur de former les hommes pour le bonheur de l'humanité ! Ce ſoin intéreſſe les ames ſenſibles ; ce travail, dès qu'il eſt heureux, emporte avec lui ſa récompenſe.

« Que j'aimerois à dire: j'ai ſervi utilement » ma Patrie, j'ai travaillé à rendre les hommes » meilleurs; le plaiſir d'être vertueux fut un des » beſoins de mon cœur. L'exiſtence a un terme » que mille événements rapproche; le tombeau » s'ouvre ſous nos pas, chaque jour l'agrandit; » chaque jour la nature ſe rétrecit, & n'eſt plus » bientôt qu'un point qui va ſe perdre dans les » abymes des temps éternels. La Patrie, nos » peres, nos amis furent alors devant nous; ils » nous échappent, nous ne ſommes plus au » milieu de nos freres; qu'ils aient à pleurer un » homme juſte, bienfaiſant; qu'ils aient à rede- » mander un citoyen, dont l'abſence laiſſe un » vuide dans la ſociété qui le regrette; puiſſent- » ils dire: il vit parmi nous, ſes vertus exiſtent » encore ! »

Apprenez donc aux hommes que la Religion, qui perfectionne les vertus, peut ſeule les élever au-deſſus de leurs foibleſſes, & lier leur cœur aux intérêts de la ſociété. Les Loix, je l'avoue, enchaînent certains crimes; elles exercent ſous

les yeux du Magiſtrat leur empire; mais ces Loix, toutes ſacrées qu'elles ſoient, ne puniſſent pas les crimes du cœur ; elles domptent des eſclaves qui combinent en ſecret les moyens de briſer leurs fers. L'eſpoir de l'impunité enhardit, prépare à la révolte; on s'eſſaie au crime, dès que la vertu n'invite plus au devoir. Le reſpect pour la Loi, dès qu'il n'a point ſon principe dans la Religion, n'eſt ſouvent qu'un hommage hypocrite qu'on lui rend; l'intérêt perſonnel nous rappelle bientôt à nos vices. Jaloux de l'eſtime ſeule des hommes, dès que nous ne ſentons plus leur préſence, nous ceſſons d'être vertueux; la violence que nous nous faiſons pour le paroître dans le Public, nous ramene à la ſolitude, où nous méditons des projets dangereux. . . . . L'honnête homme qui ne l'eſt que par politique ou par crainte, ne l'eſt pas long-temps : dès que la crainte ceſſe, la probité s'évanouit. . . . .
. . . .
. . . . Mais par quelle fatalité, Miniſtres du Très-Haut, l'éducation que vous donnez à nos Princes, ne paroît-elle avoir pour but que de leur endurcir le cœur, & de leur rétrecir l'eſprit? Prêtres intéreſſés, dévots imbécilles, hommes de parti; vous ſerez donc toujours ceux que l'on choiſira de préférence pour former les arbitres de la terre; vous ne leur enſeignez que des merveilles, des fables, des dogmes inconcevables, des notions bien plus propres à détruire la raiſon dans ſon germe, qu'à la développer. Pour tous devoirs, vous leur impoſez

les pratiques minutieuſes de la ſuperſtition ; pour toutes vertus, vous leur inſpirez des vertus religieuſes totalement étrangeres au bien de la ſociété; au lieu de faire naître en eux les ſentiments de l'équité, de l'amour du bien public, de la grandeur d'ame, de la vraie gloire, qui pourroient leur mériter l'attachement & l'eſtime des gens de bien, vous les rempliſſez d'un ſaint zele pour des opinions puériles, pour des futilités théologiques, pour des factions religieuſes; & votre zele en fait tous les jours des tyrans, des perſécuteurs, des fanatiques & des bourreaux. Vous leur formez une conſcience erronée qui les porte pour les intérêts d'une cabale, à commettre ſans remords les crimes les plus noirs. Si vous leur parlez de la crainte de Dieu, de ſes jugements redoutables, des terreurs d'une autre vie; ces idées effrayantes ſont bientôt effacées par la facilité que vous leur montrez à expier les plus grands crimes : d'ailleurs, leur dites-vous, les Rois traitent avec les Dieux de couronne à couronne. Vous trouverez de l'indulgence dans les Dieux du ciel; vous en êtes les repréſentants & les images. . . . . Quelle démence! . . . . Trouve-t-on, en bonne foi, que la crainte d'un Dieu vengeur des peuples qu'on outrage, rende les potentats plus équitables, plus humains, plus modérés, plus fideles à leurs ſerments, plus attentifs à gouverner? Les menaces de la Religion ſont-elles donc aſſez fortes pour les empêcher de ſe livrer à la volupté, à des plaiſirs déshonnêtes, aux vices les plus honteux? D'ailleurs, la Religion des Cours n'eſt

pas la même que celle des peuples : elle en impose encore bien moins aux Princes qu'aux Sujets. . . . . Une Religion de Cour s'accommode aux circonstances, se prête à toutes les passions & n'en retient aucune. Ce n'est pas dans le ciel, c'est sur la terre qu'il faut chercher des barrieres que l'on puisse efficacement opposer aux penchants impétueux des maîtres du monde, nous dit le Citoyen de Genêve. Une éducation véridique & des Loix soutenues par la Nation ; voilà les vrais moyens de contenir les passions des Rois, & de les empêcher de devenir des tyrans.

Sceptiques abominables, fuyez! sous prétexte d'expliquer la nature, vous semez dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique, que le ton décidé de vos adversaires. Sous le hautain prétexte que vous êtes seuls éclairés, vrais, de bonne foi, vous nous soumettez impérieusement à vos décisions tranchantes, & prétendez nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes que vous avez bâtis dans votre imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, vous ôtez aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux Puissances & aux riches le frein de leurs passions ; vous arrachez du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & vous vous vantez encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. . . . . . . Telles sont vos étonnantes contradictions. . . . Mais il n'est pas

difficile d'en deviner la ſource: eſclaves de vos paſſions, enorgueillis de vos prétendues lumieres, dominés par votre humeur altiere & chagrine, vous vous élevez contre tout ce qui vous gêne, & incapables d'atteindre à la ſublimité des vertus chrétiennes, vous dépriſez & rugiſſez contre l'autorité qui vous en a fait un devoir. . . . Ecoutez & méditez ſérieuſement ces vérités :

« Les hommes, dont la conduite & la conſ- » cience feront irréprochables, n'ayant aucun » intérêt de douter de la Religion, étant au » contraire intéreſſés qu'elle ſoit vraie, ne décla- » meront jamais contre ſes dogmes & ſa morale.» Cette réflexion eſt plus que ſuffiſante pour dévoiler les motifs de votre déchaînement contre elle, & mettre dans le plus grand jour tout le prix des richeſſes & des douceurs qu'elle procure à la ſociété ; il ne faut que ſuivre l'erreur dans ſa marche, dans ſes détours, dans ſes frénéſies, & l'œil le moins perçant apprend bientôt à la connoître & à la déteſter. En ſuppoſant que nous ſoyons réduits par notre nature à la triſte deſtinée de choiſir entre les erreurs, pourquoi, prétendus Apôtres de l'humanité, (qui n'en êtes cependant que les ennemis,) vous obſtinez-vous à vous décider pour la plus odieuſe & la plus funeſte ? Pourquoi tous les ſentiments que vous annoncez participent-ils des derniers degrés de la corruption humaine ? Pourquoi voulez-vous enfin, que les méchants le ſoient ſans aucun préſervatif & ſans aucun frein ?

Soyez donc convaincus de cette vérité éternelle : un ſage l'a révélée à toutes les Nations,

Il n'y a qu'une ſeule morale pour tous les hommes; elle eſt la même pour les Nations & pour les individus; pour les Souverains & les Sujets. La politique la plus véridique, eſt toujours la plus ſûre. C'eſt celle qui a la probité, la juſtice & la bonne foi pour baſe..... La droiture, la bonne foi, la franchiſe, la ſimplicité, ſont la plus ſage des politiques. La vérité ſera toujours le mobile le plus puiſſant pour donner le change à des fourbes qui ne croient point à la probité des autres. D'ailleurs, la droiture ſe fait reſpecter de ceux-mêmes qui n'en ont pas. Le menſonge & l'obliquité ſont des ſignes de foibleſſe; la franchiſe & la vérité annoncent les grandes ames; elles ſont faites pour en impoſer à ces génies rétrecis, à ces hommes qui n'ont pas le courage d'être vrais.

Quels exemples affreux les Souverains ne donnent-ils pas aux peuples, par la façon dont ceux-ci les voient agir & traiter les uns avec les autres ? Eſt-il rien de plus propre à bannir la probité de la terre, que de voir le mépris qu'ont pour elle les Princes dont les exemples influent ſi puiſſamment ſur la conduite des hommes ? O Princes! n'êtes-vous pas les corrupteurs de vos ſujets? n'eſt-ce pas votre politique affreuſe qui s'oppoſe à la réforme des mœurs? Si ces Dieux dont vous prétendez vous ſervir pour les effrayer & les contenir, vous en impoſent ſi peu à vous-mêmes, de quel droit vous flatteriez-vous qu'ils en impoſent aux peuples? (1)

---

(1) Le Pape *Clément VI*, par une Bulle du 20

Peu contents d'écraſer ſouvent les Nations ſous un ſceptre de fer, les Souverains ſemblent encore vouloir joindre l'inſulte à l'injuſtice. Eſt-il en effet rien de plus inſultant pour des Nations que la façon dont leurs chefs en diſpoſent, ſans daigner les conſulter? Ils les vendent, ils les louent, ils les échangent, ils les donnent en dot, ils les leguent par teſtament; en un mot, ils en diſpoſent comme des troupeaux de bêtes qui n'ont pas le droit de choiſir leurs conducteurs. Si tant de Princes regardent leurs peuples comme leur patrimoine, leur héritage, leurs ſerfs, ne devroient-ils pas du moins être jaloux de les tranſmettre en bon état à leur poſtérité? Mais peu inquiets ſur l'avenir, les Princes ne s'occupent que du moment préſent; on ſeroit tenté de croire qu'ils ne voient après eux que l'affreuſe perſpective de la diſſolution du globe.

Avril 1351, datée d'Avignon, donna au Confeſſeur du Roi de France *Jean*, & de la Reine *Jeanne* ſa ſeconde femme, le pouvoir de les délier pour le paſſé & pour l'avenir de tous les engagements même appuyés de ſerments, qu'ils ne pourroient obſerver ſans incommodité; grace qui devoit s'étendre à leurs ſucceſſeurs à perpétuité. *Juramenta per vos præſtita, & per vos & eos præſtanda in poſteram, quæ vos & illi ſervare non poſſetis.* Voyez Dachery Spicileg. Tom. IV. pag. 275. Paris, 1661, in-4o.

On ſait que les Papes ont très-ſouvent excité les Princes à violer les traités avec des infideles, & qu'ils ont très-ſouvent délié les ſujets de leurs ſerments de fidélité faits à leurs Souverains. . . . Quelle démence! quelle perfidie! de mettre les Nations d'une autre Religion dans l'impoſſibilité de traiter ſurement avec les Princes qui nous ſont entiérement dévoués.

Mais que résulte-t-il de cette politique abominable? Par tant de parjures, de perfidies, d'iniquités, les Princes se rendent-ils plus heureux, plus assurés de leurs possessions usurpées, plus tranquilles sur leurs droits? Non, sans doute; alarmés déja sur les dispositions de leurs propres sujets qu'ils oppriment, ils craignent leurs semblables; ils savent qu'il n'est point de sureté entre des brigands dont les alliances, les engagements n'ont que des intérêts variables pour base, & ne sont faits que pour endormir des rivaux qu'on voudroit dépouiller; ils n'ignorent pas que la force & la ruse ne donnent pas des droits que la force & la ruse ne puissent anéantir. Conséquemment ils vivent dans des transes continuelles; ils se tiennent sur leurs gardes, ils se ruinent à force de précautions, & dans l'espoir de jouir paisiblement un jour, ils ne jouissent de rien.

La plupart des Nations seroient en droit d'adresser à leurs Prêtres sanguinaires le discours qu'un Derviche osa tenir à *Kouli-Kan*, dans le moment où ce vainqueur barbare de l'Indostan ordonnoit le massacre des habitants de Dehli. » *Si tu es un Dieu, agis en Dieu. Si tu es un Prophete, conduis-nous dans la voie du salut. Si tu es un Roi, rends ton peuple heureux, & ne le détruis point.* » La réponse du conquérant est conforme à celle que pourroient faire tant de héros glorieux devant lesquels l'Univers s'extasie. « *Je ne suis point un Dieu, & je n'agis point en Dieu. Je ne suis point un Prophete, chargé de montrer la voie du salut. Je suis celui que Dieu envoie aux Nations qu'il a résolu de visiter dans sa colere.* »

Peuples inconſidérés! pouſſez des cris de joie; allumez des feux; faites chanter vos triomphes par vos poëtes; rendez au ciel des graces pour tant d'hommes que vos Princes ont eu le plaiſir d'égorger. Eh! ne voyez-vous pas que le ſang de vos concitoyens, cruellement prodigué, s'eſt mêlé avec celui de vos ennemis prétendus? Hélas! bientôt vous allez pleurer de vos propres ſuccès; ils ont dépeuplé vos campagnes: votre poſtérité malheureuſe ſe reſſentira pendant des ſiecles de vos cruelles victoires. Retenez donc pour toujours la fougue de vos chefs imprudents; qu'ils ſe déſabuſent, ainſi que vous, de ces idées fauſſes de gloire, qui ne font de leurs contrées que des déſerts, & de vos villes que des ſéjours de larmes ..... que le FRANÇOIS ſoit votre modele. Il vient de briſer pour toujours les chaînes aviliſſantes dans leſquelles on le faiſoit gémir. Serez-vous donc toujours aſſez lâches pour aimer celles dont vous êtes écraſés, & aſſez bas pour vous en glorifier? Faites retomber ſur la tête de vos deſpotes le glaive qu'ils tiennent ſuſpendu ſur la vôtre..... Je vous le prédis: la tyrannie la plus marquée, les injuſtices les plus criantes, les violences les plus manifeſtes finiront par ne point vous révolter; elles vous paroîtront au contraire des actes d'un pouvoir légitime. Peut-être même, verrez-vous avec la plus criminelle indifférence, vos tyrans former des pyramides avec les têtes de vos citoyens qu'ils auront égorgés (1).

(1) Pline nous apprend que le grand Pompée, après avoir triomphé de pluſieurs peuples de l'Aſie,

Que de nouveaux Nérons vous gouverneront alors. Vous ſavez qu'un tyran de ce nom renommé par ſa folie cruelle, dans un moment de caprice fit mettre le feu à la ville de Rome, tandis que du haut d'un monument élevé il contemploit les flammes qui réduiſoient ſa Capitale en cendres. Il n'eſt perſonne qui ne frémiſſe de cette action auſſi barbare qu'inſenſée ; cependant combien de Princes également déteſtables, ont été célébrés dans l'hiſtoire pour s'être amuſés à mettre tout l'univers en flammes ! combien de conquérants ſe ſont fait un paſſe-temps de détruire des villes, de ravager des provinces, de jouir du haut de leurs trônes, des malheurs du genre humain ! que de Nérons dans le monde, à qui les hommes ont la ſottiſe d'adjuger des lauriers ! combien de Princes inquiets ſemblent, comme Caligula, ſe plaindre de ce que leur regne n'eſt point marqué par de grandes calamités !

Quel eſt, en effet, le cœur honnête qui ne ſeroit point déchiré à la vue du détail

---

bâtit de leurs dépouilles un Temple à Minerve, à l'entrée duquel il fit mettre l'inſcription ſuivante, bien digne d'être approuvée par les Romains : *Cneïus Pompée le grand Général, après avoir terminé une guerre de trente ans ; après avoir défait, mis en fuite, tués & fait priſonniers* deux millions cent quatre-vingt-trois mille hommes ; *après avoir coulé à fond ou pris huit cents quarante-ſix vaiſſeaux ; après avoir ſoumis mille cinq cents trente-huit villes & fortereſſes ; après avoir ſubjugué tous les pays contenus entre la Mer rouge & le Palus Méotide, s'acquitte juſtement de ce vœu à Minerve.* (Voyez Plin. Hiſt. Nat. Lib. VII, C. 36.)

immenſe des calamités que la frénéſie ambitieuſe d'un ſeul homme, produit ſouvent en un inſtant dans le monde ? Quel affreux tableau pour une imagination ſenſible que celui qui ne préſente que des villes embraſées, des campagnes fumantes, des laboureurs en pleurs, levant leurs bras au ciel, en voyant les moiſſons, les fruits de leurs travaux devenir en un inſtant la proie des flammes ; *des meres éplorées arrachant leurs filles tremblantes des mains du ſoldat effréné !* Qui peut penſer ſans frémir, à la longue ſuite de douleurs propagées dans toute une nation, par la deſtruction ſubite de tant de milliers d'hommes, de peres de familles, de parents, d'amis, que la barbare volonté d'un tyran fait diſparoître ? Périſſent donc ces monſtres qui d'un œil ſec ordonnent ou contemplent de pareilles horreurs ! Périſſe à jamais l'ambition qui ſacrifie l'élite d'une Nation, le repos d'un Etat, la félicité publique, au deſir inſenſé de laiſſer un nom fameux dans l'hiſtoire ! Que les hommes qui ont le front de chanter ces forfaits, ſoient eux-mêmes voués à l'opprobre éternel, ou engloutis pour toujours dans les enfers.

Miniſtres du Très-Haut, puiſque vous nous aſſurez que la Religion eſt un frein ſi puiſſant pour contenir les paſſions des Rois, que ne vous en ſervez-vous pour rappeller à la juſtice, à l'humanité, à la *charité*, tant de Potentats indomptés qui ne ſemblent placés ſur la terre que pour la déſoler, au lieu de bénir lâchement les drapeaux de la guerre ? Pour-

quoi ne les déchirez-vous pas ſur les autels *du dieu de paix ?* ou du moins, pourquoi ne lancez-vous pas vos anathêmes contre ceux qui ont la cruauté de prodiguer ſans vraie cauſe la vie des citoyens ? Toute ame honnête eſt conſternée, en ſongeant à l'étonnante facilité avec laquelle un Prince, du fond de ſon cabinet ou ſérail, ſigne un arrêt de mort contre des millions de ſes ſujets. Eſt-il ſur ce globe malheureux un ſeul pouce de terre qui n'ait été à plus d'une repriſe engraiſſé de ſang humain ?

Ainſi, ne cherchons pas dans la colere des Dieux, les cauſes des dépopulations, des famines, des revers, de la ruine & des miſeres de tant d'Etats. D'où vient que dans les contrées les plus favoriſées du ciel, l'on ne rencontre à chaque pas que des ſolitudes effrayantes, habitées par quelques poignées de malheureux qui languiſſent ſous le poids de l'indigence ? Eſt-ce donc les puiſſances inviſibles que ces peuples doivent implorer pour demander la fin des infortunes qui les accablent ? Non ſans doute ; les rigueurs d'un deſpotiſme inſenſé, l'arbitraire de l'impôt, les extorſions des traitants, l'injuſtice des gens en place, l'indolence ou l'inſenſibilité des Princes, ainſi que leur ambitieuſe activité, les conſeils affreux de leurs Miniſtres, les frénéſies que les préjugés inſpirent aux Nations ; voilà les véritables cauſes des maux dont ce mode eſt le théâtre. Les Dieux ſeroient rarement irrités contre les hommes, ſi ceux qui les gouvernent avoient de l'équité.

Les voyageurs nous disent que dans presque toutes les Nations sauvages, un malade fait appeller à son secours des jongleurs, des sorciers ou des prêtres, à qui l'on suppose du crédit sur les esprits malins, que l'on croit les auteurs des accidents les plus naturels qui arrivent aux hommes. Sous prétexte de chasser la maladie, ces fourbes prononcent des conjurations en langage inconnu, invoquent les esprits, feignent de converser avec eux, poussent des hurlements affreux, étourdissent le pauvre infirme par des bruits effrayants, font mille contorsions & singeries, enfin forment des danses auxquelles, nonobstant sa foiblesse, ils forcent le malade de prendre part, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il tombe à terre, d'où souvent il ne se releve jamais. Quelque soit le succès du remede, le médecin est payé; il en est quitte quand le malade est mort, pour dire à ses parents que les puissances invisibles acharnées à sa perte, n'ont pas voulu s'appaiser. . . . Cette méthode ne ressemble-t-elle pas à celle que suivent très-souvent les prêtres des Nations les plus éclairées ? C'est toujours par des prieres, des conjurations, des cérémonies, qu'ils promettent aux Peuples de faire cesser leurs infortunes. C'est toujours à la colere du Ciel, qu'ils attribuent la durée des maux, qui ne sont dûs qu'aux délires d'une administration insensée . . . . . Notre siecle vient de se mettre à l'abri de cette stupide crédulité. Si c'est dans l'ordre physique de l'univers que l'on puise les preuves les plus fortes de l'exis-

tence, & des ſoins d'une providence remplie d'intelligence, de puiſſance & de bonté, quelles incertitudes ne doit pas jeter ſur ces preuves le déſordre moral & politique, dont ce monde eſt continuellement le théâtre ? L'ordre moral, l'ordre politique, la bonté permanente des Princes & des Gouvernements, les vertus des Citoyens auroient-ils donc fait moins d'honneur à la Divinité, que le monde réglé des aſtres, que le retour périodique des ſaiſons ? Le Dieu qui gouverne la nature, & qui regle les deſtinées des hommes, ſeroit-il moins bien repréſenté par des Souverains juſtes & bons, que par des tyrans impitoyables, par des ſultans avides, par des conquérants farouches, perpétuellement occupés à ravager la terre, à troubler la paix & l'ordre des Sociétés ? Ce Dieu puiſſant eût-il moins clairement manifeſté ſa puiſſance, en forçant les Princes, & les fanatiques à faire le bien, qu'en forçant les planetes à décrire une route invariable ? N'eût-il pas été plus avantageux à l'homme, d'être néceſſairement déterminé à la vertu dans chaque inſtant de ſa durée, ou de plaire néceſſairement à ſon Dieu, que de jouir de la funeſte liberté de ſe déterminer au mal, & d'encourir par-là la colere du Ciel ? . . . . Mais tel eſt l'arrêt du deſtin ! . . . .

. . . .

. . . .

Un Monarque diſoit que *ſi la bonne foi étoit bannie de la terre*, ce ſeroit dans la bouche des Rois, qu'il faudroit la chercher. On l'y cher-

cheroit en vain ; elle eſt bannie des Cours . . . . D'ailleurs, comment pourroit-on l'inſpirer aux Princes ? La vraie morale n'entre communément pour rien dans leur éducation . . . Ce ne fut jamais dans les Cours qu'on apprit la vertu : elles ſont les cloaques des Nations ; tout y reſpire la licence, la volupté, la débauche, la perfidie, le menſonge ; tout conſpire à détourner de la raiſon, de la réflexion, de la probité . . . . . L'école des courtiſans n'eſt que l'école de la diſſipation, de l'intrigue & du crime. . . . . Que peut y apprendre un jeune Prince ? Des leçons de vanité, de diſſimulation, & de tyrannie ; il y apprend à regarder les hommes comme des êtres d'une eſpece différente de la ſienne, comme les jouets de ſes propres caprices, comme une race abjecte & peu digne de ſes ſoins. Quelles idées peuvent ſe former dans la tête d'un mortel à qui tout perſuade que Dieu, en le faiſant naître, a voulu qu'il fût le maître abſolu de la perſonne, des biens, de la vie de ſes Sujets ? . . . Des Prêtres ambitieux, inſtituteurs abjects, viennent encore cimenter dans leur cœur, les maximes les plus affreuſes : ils ſemblent leur dire : « Commettez tous les crimes que la férocité peut » imaginer, & nous les expierons : tyranniſez » les autres, mais ſoyez-nous dévoués. Le ciel » vous livre vos Peuples, pourvu que vous » reſpectiez les droits ſacrés de ſes Miniſtres. » Obéiſſez-nous à nous-mêmes, & nous vous » ferons obéir comme aux Dieux . . . » Et puis,

puis, allez, peuples crédules, vous soumettre aux caprices de ces tyrans ! . . . .

Le Cardinal de Richelieu parloit bien en Ministre ; quand il disoit à Louis XIII, que *sa Majesté ne pouvoit être coupable devant Dieu tant qu'elle suivoit l'avis de son conseil.* Ailleurs ce politique adroit, fourbe, dissimulé & cruel, insinue à son maître, qu'il doit bien se garder d'appeller au ministere ou aux grandes places, des gens de bien, *parce qu'ils ne sont pas assez faciles en affaires* (1). Des Princes à qui l'on parle sur ce ton, sont-ils donc des Monarques ? N'est-ce pas leur conseiller sans détours d'abandonner à d'autres les rênes du Gouvernement, que leurs mains débiles sont incapables de soutenir ? Les Rois seroient-ils donc trop grands pour gouverner eux-mêmes ? Quel attachement peut attendre de son Peuple, un Prince qui s'abandonne aux vexations, aux caprices, aux cabales de quelques tyrans subalternes, & qui ne paroît exister que pour donner la sanction royale à leurs oppressions ? Quelle considération personnelle peut s'attirer un Souverain qui, par sa négligence & son apathie, semble annoncer à toute la terre que le bien de ses sujets

(1) J'ai consacré mes soins à l'éducation du petit neveu de M. de Monteynard. Ce vertueux Ministre m'a dit bien des fois : « *J'aurois vécu à la Cour, si j'avois voulu adopter aveuglément les lumieres & les folies criminelles des femmes, des proxénetes & des favoris qui entouroient le bon Louis. . . . .* » Il est donc vrai de dire que la Cour n'est pas le climat qui convient à la probité.

l'intéresse peu ? Enfin quelle reconnoissance peuvent attendre de ceux mêmes qu'ils comblent de faveurs & de graces, des princes qui, incapables par eux-mêmes de faire du bien, ne le font que sur les suggestions ou par les intrigues de ceux qui les entourent ?

Dans toutes les Nations policées, les Loix privent un Citoyen en démence de la faculté de gérer ses propres affaires : il n'en est pas de même quand il s'agit des affaires d'un Etat. On diroit que les Peuples, pour être gouvernés, n'ont besoin que d'un simulacre, & qu'il importe peu que celui qui regne sur eux soit raisonnable. Ni l'enfance, ni la décrépitude, ni la stupidité, ni la folie la plus complete n'ôtent le droit de commander aux hommes. On a vu des Nations célebres aimer mieux devenir la proie des factions les plus sanglantes, & de l'anarchie la plus affreuse, que de priver des Princes en démence du droit de régler le sort des humains. . . . . Je dis plus : on a vu la France se plaire au sein du Machiavélisme.

Louis XI étoit l'homme le plus dévot & le plus méchant de son Royaume : il portoit une figure de la Vierge Marie, à laquelle il demandoit la permission toutes les fois qu'il vouloit commettre quelques grands crimes. Philippe II montra toute sa vie le plus grand zele pour le maintien de la Religion Romaine dans ses Etats. Cependant il fut très-débauché, & tout son regne ne fut qu'une longue suite de perfidies, d'assassinats, d'empoisonnements, de parjures & de tyrannies. . . . . Enfin dans

ces ſiecles d'atrocité & d'ignorance, les FRANÇOIS étoient ce que ſont les habitants de l'Empire de Maroc, qui regardent comme un grand honneur de périr par les ordres du Monarque, & ſe perſuadent que ceux qu'il tue de ſa propre main, vont droit en Paradis..... FRANÇOIS, apprenez donc à connoître aujourd'hui tout votre bonheur... Je vous le répete : « L'ignorance, le deſpotiſme & la ſtupide crédulité avoient forgé vos chaînes ; une criſe » ſalutaire vient de les briſer : maintenez, » maintenez de toute votre puiſſance, cette » liberté auguſte, qui peut ſeule vous rendre » heureux. »

RICHES IMPITOYABLES, ayez éternellement cette vérité gravée dans vos cœurs : *L'homme dur eſt l'ennemi de la Patrie* (1). . . . Monſtres, qui vous nourriſſez de la ſubſtance de vos freres ; inſenſés, qui détachez votre intérêt particulier de l'intérêt général, vous êtes des citoyens qu'on devroit vouer à l'opprobre éternel. Pourriez vous oublier que l'indigence eſt un vice ſecret qui mine la nation avec lenteur ; que la miſere répand dans la ſociété un eſprit d'indolence, une ſorte d'engourdiſſement, d'oi-

---

(1) On n'a point fait de la bienfaiſance une loi ; ſans doute, parce que la bienfaiſance eſt une vertu de la nature, & qui doit être trop chere à l'homme pour lui être commandée. Mais nous eſpérons qu'on ajoutera au Code des Loix criminelles une Loi qui dictera le châtiment dû au vice d'inſenſibilité, qui dépouillera le riche impitoyable du titre de Citoyen.

ſiveté & de découragement d'où dérive une foule de déſordres & de crimes ? Qu'il vous ſouvienne que c'eſt vous que la Patrie accuſe des maux qui la déſolent ; que les malheurs qui la déchirent, découlent de vos entrailles de fer : vous n'avez point nourri l'indigent, vous l'avez tué ; que dis je ? vos refus qui laſſerent ſa vertu trop long-temps éprouvée, armerent de poignards ſes mains meurtrieres. Il vous quitte en frémiſſant de fureur ; pouſſé par le déſeſpoir qui l'égare, il court attaquer la vie du voyageur pour chercher l'aliment néceſſaire à la ſienne. La penſée du ſupplice qui ſuit le crime, ne peut l'arrêter ; la mort eſt un terme où il aſpire : trop ennuyé de traîner un reſte de vie qui l'importune, ſes mains teintes encore du ſang d'un frere, ſont préparées à enfoncer dans ſon cœur le fer qu'il retire du ſein d'un malheureux qui expire à ſes pieds. A quels excès n'eſt point capable de porter l'indigence ? Ignorez vous les malheurs qu'elle enfante dans la ſociété, les déſordres qui l'y accompagnent ?

L'homme dont le cœur eſt flétri par la miſere, n'a plus pour lui-même l'eſtime qu'il doit à la dignité de ſon être ; l'honneur, la probité, la Religion perdent ſur lui l'empire qu'ils ont ſur l'honnête homme. Dégoûté de ſes devoirs de Citoyens, l'amour de la Patrie s'éteint dans ſon ame abattue ; l'opprobre, l'infamie, la honte n'y excitent plus de ſentiments qui l'effraient ; humilié à ſes propres yeux, il ne rougit pas de paroître au dehors tel qu'il eſt au dedans de lui-même. Il ſe

livre ſans remords au vice ; ceſſant d'être vertueux, il eſt prêt à tout crime : à charge à lui-même, il devient l'ennemi des autres, & le fléau de la ſociété : s'il ne cherche pas à lui nuire, il refuſe au moins de lui être utile.

L'intérêt de la Nation ne l'affecte plus, depuis que la Nation ſemble l'abandonner à tous les malheurs qu'il éprouve. . . . . . .

La perte d'un Citoyen pour la Patrie, eſt donc toujours pour elle la ſuite la moins funeſte qu'entraîne l'indigence. La Patrie eſt affoiblie par cette perte. En négligeant le pauvre, elle ſe ſurcharge d'un homme de plus. Les bras du malheureux ſe laſſent enfin de porter le fardeau commun, dès qu'il ſe voit négligé de ceux mêmes au ſervice deſquels il avoit voué ſon travail ; il ſe regarde comme étranger au milieu de ſes freres, parce qu'il ne trouve en eux que des hommes durs, qui ne participent point aux maux qu'il ſouffre. Déſeſpéré de n'avoir pu toucher leur cœur, il médite contr'eux des projets de vengeance ; rejetté de ceux mêmes que ſa miſere devroit intéreſſer, il groſſit la troupe de malheureux qui ont à ſe plaindre de leurs ſemblables, & leur miſere commune qui les fait amis, les rend alors plus méchants & plus dangereux. . .

. . . .

Oui, l'indigent, trop fatigué de ſes maux & de l'inattention de ceux qui lui doivent des ſecours, s'indigne du bonheur dont ils jouiſſent ; le ſourire de la volupté irrite les plaies de ſon cœur ; la vue d'un palais où la fortune

& la molleſſe ſervent à varier les plaiſirs du maître, enfonce dans le ſein de cet infortuné tous les traits du déſeſpoir.

. . . . Riches inhumains, dans ſon coupable délire, il oſe reprocher au Ciel le préſent de ſon exiſtence, & maudire la vôtre au milieu des hommes. Je ſuis, vous dit-il, enfant du même Dieu, votre frere, votre ſemblable; pourquoi ne trouverois-je pas comme vous la portion de l'héritage qui nous eſt commun? Heureux & fiers d'un luxe qui dévore la ſubſtance qui doit me nourrir, vous refuſez de jeter les yeux ſur mon infortune, de vous attendrir; vos entrailles s'endurciſſent à mes prieres; en vain frappé-je l'air de mes cris, aucune voix conſolante ne répond à mes ſoupirs! . . . . Cet homme va s'armer contre vous, riches inhumains; il renonce à la Patrie, qu'il regarde comme une marâtre; ſes freres ſont ſes ennemis; il les fuit, il cherche dans la ſolitude des bois, une retraite plus propre pour un tigre que pour un homme, & d'où il ne ſort que pour épier le moment de dévorer l'étranger qui tombe ſous ſes coups.

Oui, ſi les crimes ſe répandent dans la ſociété, s'ils inondent la Patrie, c'eſt qu'il eſt des hommes abandonnés d'elle. Le pauvre devient féroce, parce que le riche eſt impitoyable; c'eſt à ce riche inſenſible que la veuve doit demander l'époux que des mains meurtrieres lui ravirent. Ce bon pere de famille n'eût point eu d'ennemis, ſi des malheureux n'avoient pas trouvé les cœurs fermés ſur leurs beſoins.

Qui doute que ces désordres qui font frémir l'humanité, n'aient leur origine dans la dureté de ces hommes heureux, qui s'occupent tout entiers à varier leurs plaisirs, & qui s'endorment paisiblement au bruit des gémissements & des soupirs que l'indigence fait inutilement retentir autour de leurs palais ?

Quelle que soit la cause qui porte l'indigence dans la société, l'indigence est également funeste au repos, à la tranquillité & au salut de la Nation. Le spectacle qu'offre la misere, annonce, ô nature outragée ! que des hommes ont manqué au respect dû à l'humanité qu'ils dégradent, & montrent de loin à l'ami de la Patrie, les maux que cette misere prépare toujours à l'Etat. Ces observations, Citoyens, n'ont point échappé à la sagacité de cette ASSEMBLÉE AUGUSTE, qui lit ses intérêts dans la félicité publique . . . . Le soin de rendre les hommes heureux est le premier besoin d'une ame généreuse ; celui qui n'acquerroit de célébrité que par des actions étonnantes, qui ne feroit qu'ajouter à la gloire de la Nation, feroit un homme extraordinaire, peut-être un génie supérieur ; mais placer à côté de la gloire de la démocratie le bonheur du Peuple, sans le perdre de vue ; se distraire quelquefois du travail politique, s'en délasser dans le plaisir que l'on goûte à faire des heureux, s'arrêter pour porter ses regards sur les maux secrets de la société, sur ces hommes qui déchirent son sein par leurs larmes ; la délivrer des ennemis qu'elle nourrit en leur ouvrant des asyles où ils

traînent la misere qui les rend dangereux ; prévenir les malheurs qui accompagnent l'indigence, en procurant des secours à l'indigent ; ôter au Citoyen lâche l'espoir d'être oisif, & au pauvre, en lui rendant le travail nécessaire, le pouvoir de devenir méchant : c'est être grand ; c'est plus, c'est être vertueux. Voilà les devoirs sacrés que prescrivent tour-à-tour la Religion & la Liberté. . . . .

Qu'il vous seroit seroit facile de l'être, ô riches trop heureux, lorsqu'un frere sous vos yeux éprouve des maux qu'il vous seroit facile de guérir ! Ces restes précieux que vous foulez aux pieds, ces magnifiques profusions, ce superflu dévoré par le luxe, suffiroient aux besoins de plusieurs familles qui périssent dans le sein de l'indigence. La Patrie ne s'offre-t-elle donc plus à vos regards ? Quoi ! les besoins de vos freres ne vous touchent plus ? Ames de fer, vous ne goûtâtes donc jamais le plaisir d'être utiles aux hommes ! vous ignorez l'art d'être heureux, puisque vous ne cherchez point la société dans l'accomplissement du plus doux des devoirs, dans la pratique de la plus belle des vertus ! . . . . . . Laboureurs ! ô vous qui êtes la portion la plus noble de l'espece humaine, la plus précieuse de l'état ! le fruit de vos sueurs ne passera plus dans des mains étrangeres ; vos hameaux ne tomberont plus en ruine ; les vieillards, les enfants sauront où reposer leurs têtes. . . . .

Chaque jour une pauvreté plus extrême succédoit à celle sous laquelle vous gémissiez ; vos

plaintes ne se perdront plus dans les airs ; en vain vous imploriez le bras qui tenoit le glaive des loix ; il le détournoit, il se refusoit à vos douleurs, il ne se prêtoit qu'à ceux qui vous opprimoient. On buvoit votre sang, & on vous défendoit la plainte. Que vos campagnes retentissent aujourd'hui des cris de la plus vive alégresse. . . . . . La justice & l'équité sont les seuls mobiles de ces sages qui tiennent dans leurs mains les rênes de l'Empire. . . . .
. . . .

Peut-on jeter un coup d'œil sur le passé, sans être saisi d'indignation ? On y voit les différentes Religions évoquer toutes le fanatisme, & l'abreuver de sang humain. . . . . Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fit de sa raison, fut de se créer des Dieux cruels. C'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lut les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voua à la mort tous ses ennemis ; son ame ne s'ouvrit plus à la pitié ; la commisération lui parut même un sacrilege. . . . Pour calmer la colere de Diane, & s'ouvrir la route de Troyes, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel ; Calchas la frappe, & croit honorer les Dieux. . . . .

Nous ne pouvons nous dissimuler que dès que les Chrétiens ont pu faire usage de leurs prétendus droits, ils ne l'ont peut être que trop fait valoir au déshonneur du christianisme. Ne fût-ce pas à main armée que les Empereurs détruisirent le paganisme, qu'ils combattirent

les héréſies, qu'ils prêcherent l'Evangile aux Friſons, aux Saxons, & dans tout le Nord ? . .

Du ſein du chriſtianiſme, combien de Sectes ne ſe ſont pas élevées les unes contre les autres ? Les unes déchirent L'empire de Conſtantinople ; plus loin s'éleve une Religion nouvelle ; elle commande aux Sarraſins de parcourir la terre, le fer & le feu à la main. Aux irruptions de ces barbares, on voit ſuccéder la guerre contre les infideles ; ſous l'étendard des Croiſés, des Nations entieres déſertent l'Europe, pour inonder l'Aſie, pour exercer ſur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'enſevelir dans les ſables de l'Arabie & de l'Egypte. C'eſt enſuite le fanatiſme qui met les armes à la main des Princes Chrétiens : il ordonne aux Catholiques le maſſacre des Hérétiques ; il fait reparoître ſur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Buſiris & les Nérons. Il allume en Eſpagne les buchers de l'inquiſition, tandis que les pieux Eſpagnols quittent leurs ports, traverſent les mers pour planter la croix & la déſolation en Amérique . . . Eſt-ce là, Citoyens qui m'écoutez, l'eſprit de la liberté & du chriſtianiſme ? . . . .

Qu'on jette les yeux ſur le Nord, le Midi, l'Orient & l'Occident du monde, par-tout l'on voit le couteau ſacré de la Religion levé ſur le ſein des femmes, des enfants, des vieillards, & la terre fumante du ſang des victimes immolées aux faux dieux, ou à l'Etre ſuprême, n'offrir de toutes parts que le vaſte, dégoûtant

& horrible charnier de l'intolérance. . . . . :
Toute ame en qui le fanatisme Religieux n'a point éteint les sentiments d'humanité, est brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des tourments barbares & recherchés que la fureur religieuse a fait inventer aux hommes. . . . .

L'histoire des Cannibales & des Antropophages est moins horrible que la nôtre. Torquemada (1), inquisiteur d'Espagne, se vantoit d'avoir fait périr par le feu plus de cinquante mille Hérétiques ; par-tout nous trouvons les traces enfanglantées de la férocité religieuse.

. . . .

. . . .

Tigres altérés de sang, est-ce là la morale de cette loi divine, qui n'approuve, qui ne loue, qui ne récompense que ce qui est aussi pur dans sa source que dans ses effets ; qui oblige l'homme à se regarder comme ennemi de lui-même ; au moment qu'il se montre le plus l'ami des autres hommes, si ses motifs ne sont pas aussi nobles que ses actions ? (je l'ai déja dit.) . . . .

Le Peuple qui raisonne, quoiqu'on en dise, ce Peuple qui est d'autant plus humain qu'il est pauvre & malheureux, ne seroit-il pas plus

---

(1) Le nom de cet infame Religieux torture par lui-même la conscience ; aussi la barbarie & la férocité religieuse des Espagnols le choisirent - elles pour jeter la terreur dans l'ame de ceux qu'il condamnoit *aux plus noirs supplices*.

touché, mieux inſtruit par ce mélange de pitié & de juſtice, qu'il ne l'eſt par ces affreux & dégoûtants ſupplices, qui trop réitérés, ne font pas plus d'impreſſion ſur lui, que n'en font ſur nous nos Drames les plus noirs, & ne laiſſent dans ſon eſprit que l'averſion, la défiance, la terreur & les ténébres? . . . . . .

Ne pouvions nous donc être tranquilles qu'au bruit des fers dont nous chargions les accuſés? La ſureté publique ne pouvoit elle exiſter qu'au milieu des échafauds & des Bûchers? . . . . .

François, Peuple chéri de toutes les Nations, ne ſoyez point dans les ſollicitudes; vous ne verrez plus à la porte de vos villes ces effroyables étaux de cadavres défigurés, dont ſe rit le ſcélérat fataliſte, qui s'enivre à leur pied, & ne ſe réveille que pour commettre un nouveau crime. . . . J'ignore quel effet produira ce texte de l'Evangile (1) & ſon commentaire; mais je ſais que c'eſt à la beauté de cette morale que la Religion doit ſes progrès, non aux bûchers de l'intolérance; j'entends Zamore pardonné par Guſman, s'écrier:

« Ah! la Loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
» Je commence à le croire, eſt la Loi de Dieu même. »

N'y auroit-il donc point de délits dont l'accuſation devroit être interdite, ou ſur leſquels il faudroit prononcer comme le divin Légiſla-

(1) *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.*

teur ? Car on ne ſuppoſera pas que l'adultere ait été le ſeul objet de ſa clémence. Pour les premieres fautes, pour les délits malheureux, iſolés ſur, leſquels la partie offenſée s'accommode, ſe tait, demande grace ; & lorſque l'accuſé a d'ailleurs une bonne réputation, ne feroit-ce pas aſſez quelquefois, comme chez les Peuples anciens, de le condamner à la reſtitution du double, du quadruple, ou à une ſatisfaction combinée avec ſa bonne conduite, ſon état, l'opinion publique, & la nature du délit ? Ne ſeroit ce pas aſſez & ſouvent trop de l'avoir ſoumis à l'humiliation de l'empriſonnement, des interrogatoires, des confrontations, de tous les maux qui aſſailliſſent les accuſés innocents ou coupables ? Et après cela, ne ſeroit il pas ſuffiſamment puni par une injonction ou une admonition ? . . . .

En remontant à l'origine des ſociétés, l'on trouveroit la raiſon politique qui détermina les hommes à former un corps qui ſoumettoit tous les membres aux mêmes loix. Différentes cauſes, qui tiennent les unes au climat & au ſol du pays, les autres au genre de vie & à la façon de penſer, celles-ci à la chaîne des erreurs humaines, toutes au deſir du bonheur, les inviterent à s'unir pour trouver dans cette confédération des reſſources mutuelles à leurs beſoins. Ils dicterent des loix pour former de toutes les familles éparſes, une famille de freres, une république d'amis tous égaux par les conditions du traité qu'ils firent, par la nature du pacte ſocial ; ils vivoient heureux. Nous

venons de renouveller les nœuds de cette douce ſociété. Le premier mouvement de réunion fut pour le foible un ſignal qui lui annonça des ſécours ; admis une fois à concourir avec les autres au bien commun , les malheurs qu'il éprouve ne peuvent le dépouiller du titre qu'il tient de la ſociété. Pour être pauvre at-t-il ceſſé d'être homme ? que dis je ? ſes larmes lui donnent droit a la pitié de ſes freres ; ſes beſoins accuſent l'homme riche d'uſurpation , d'injuſtice , & tous ceux qui ſont témoins de ſa miſere , qu'ils peuvent adoucir , d'inhumanité.

Citoyens vertueux , que l'amour du bien public réunit ici , c'eſt ſur l'indigent que vous devez porter vos regards attendris ; c'eſt à ſes beſoins que vous ne pouvez refuſer vos larmes ; ce ſont celles qui baignent ſes yeux qui doivent exciter les vôtres ; c'eſt cette veuve qui ne reſpire que par le ſentiment de la douleur , qui doit remuer vos entrailles : je la vois au milieu d'une famille nombreuſe dont les cris déchirants lui demandent l'aliment néceſſaire à la vie ; les gémiſſements , les plaintes , ces expreſſions du beſoin ouvrent ſon ame ; elle mêle aux ſoupirs qui rempliſſent ſa triſte demeure , tous les mouvements de ſa tendreſſe ; je la vois , ô ſpectacle digne des regards de l'humanité ! elle embraſſe ſon fils , elle le preſſe ſur ſon ſein palpitant d'amour , elle le couvre de baiſers ; . . elle invoque toute la nature qui garde un ſilence d'horreur. Je n'entends , s'écrie-t-elle , aucune voix conſolante ! mourons ; il n'y a plus de vertus parmi les hommes ! .

Quel riche réduit à cet état de misere verroit d'un œil serein les cœurs se fermer sur son indigence ? Quel riche tombé du faîte de son palais sur la plus humble chaumiere, entendroit sans indignation les cris de la joie insulter à ses besoins, implorant en vain la pitié de ses freres qui le fuient ou qui le méprisent ? Ces révolutions ont quelquefois fait époque de l'inconstance de la fortune. N'a-t-on jamais vu les maîtres de la terre remplir l'univers du bruit de leur chûte ? Les grandeurs humaines furent-elles toujours fixées sur la tête du riche comme au point invariable de leur cercle ? Ne voit-on pas les richesses circuler dans la société au profit de celui-ci, qui en dépouille un autre ; fluer, refluer sans cesse, s'arrêter, s'échapper, revenir, disparoître, entourer tout-à-coup l'indigent, le porter d'un clin d'œil dans le sein de l'opulence, appeller à ses pieds celui qui nagueres le fouloit aux fiens, & qui l'écrasoit du poids de son orgueil ? Les richesses n'assurent donc pas un asyle toujours certain contre la misere. Elle s'insinue sous la gaze, à travers les lambris dorés ; & tel qui aujourd'hui s'est couché voluptueusement dans les bras de la mollesse, n'aura peut-être pas dans peu de jours de quoi reposer sa tête sur le chaume. Heureux s'il trouve encore dans la pitié de son esclave une ressource plus humiliante & plus cruelle alors que la misere même ! Le riche est donc intéressé à payer à la société le droit de son existence au milieu d'elle ; à se ménager par des bienfaits une ressource contre l'indi-

gence ; à mériter de ses semblables le retour des sentiments de l'humanité. L'instabilité de la fortune peut le faire rentrer dans la classe des malheureux, & le réduire pour toujours à la plus affreuse indigence. Il n'y a donc pas de convention défavorable au citoyen pauvre, qui ne puisse l'être à l'homme riche. Un traité contraire aux intérêts de celui-ci, le deviendra à celui-là ; tous deux contractent de la même maniere, & le contrat qui les lie a pour base le principe fondamental de toute société, d'être pour les autres ce que nous desirerions qu'ils fussent pour nous. Le pauvre ne s'est donc obligé envers le riche, qu'autant que le riche s'est cautionné réciproquement envers lui. . . . . . Ainsi l'ami de la Patrie verra dans l'indigent un semblable, un frere à qui il doit des secours à titre de cohumanité, un égal lié par les mêmes serments, un être qui lui est supérieur, si cet homme n'est point découragé de ses devoirs. . . . . Voilà le véritable esprit de toute société unie par les liens de la Religion & de la Liberté. . . . .
. . . .

Protectrice de l'humanité, la Religion & la Liberté sont le présent le plus cher que Dieu ait fait aux hommes : l'indigent trouve une main prompte à essuyer ses larmes ; sous leurs loix, le trône est sous la protection de la Divinité même ; le maître sans soupçon s'abandonne avec confiance à la garde d'un domestique qui le respecte ; le pere tendrement aimé, coule des jours heureux avec un fils qui le bénit sans cesse ; l'époux

sans

ſans inquiétude, ſe livre aux douceurs du ſommeil ; la vertu d'une compagne qu'il chérit, resſerre chaque jour des nœuds ſacrés que le crime n'eſſaie point de rompre ; la Religion & la Liberté inſpirent donc la douceur, la commiſération, la bienfaiſance, la pitié ; leurs préceptes ſont ſaints, leurs maximes ſont pures ; homme, obéis à des loix qui commandent la vertu.

O vous qui conſacrez vos ſoins à l'élite d'une brillante jeuneſſe, qu'il vous ſouvienne que les mœurs ſont les reſſorts d'un gouvernement ; que c'eſt ſur elles que repoſe la baſe des empires ! Je ne ſaurois trop le répéter. . . . Sans mœurs, point d'Etat. Vous pouvez les préſenter ſous trois points de vue : les mœurs de la Religion, les mœurs de l'Etat, les mœurs de l'Homme ; le Chrétien, le Citoyen, l'Homme domeſtique. Rapportez au premier tout ce qui a trait à la Religion ; au ſecond, les devoirs que la Patrie impoſe ; au dernier, ce qui eſt de l'homme dans ſon propre rapport.

Le culte intérieur & extérieur embraſſe le premier objet. Soyez attentifs à éloigner de vos éleves ces livres profanes où l'impiété peinte avec art, offre des pieges ſéducteurs. La jeuneſſe avide de tout apprendre, s'en défend avec trop de foibleſſe. A l'égard des mœurs du Citoyen, le Gouvernement a deſſus des droits légitimes ; j'appelle ces mœurs, les mœurs de l'Etat ; elles renferment le reſpect pour les Loix de la Nation, cimentées par le Prince, & s'étendent

avec tous les devoirs que l'homme contracte avec la ſociété.

Les mœurs de l'homme traitent de ſes devoirs comme fils, comme époux, comme pere, comme ami; ces différents objets doivent être liés au plan de l'éducation. Voilà les leçons que vous devez répéter ſouvent à vos éleves; elles ſe graveroient profondément dans leur ame, & rappelleroient dans la ſuite les remords ſalutaires de les avoir oubliées, comme ce ſage Empereur, qui calculoit le temps de ſon exiſtence par des bienfaits, qui croyoit avoir vécu un jour de moins, parce qu'il l'avoit paſſé ſans en répandre: tel le citoyen doit ſe reprocher d'avoir vécu de trop le jour où il ne fut point vertueux; & peut-on l'être ſans remplir ſes devoirs, ſans aimer à les remplir? Plus ils ſeront connus de bonne heure, plus ils deviendront faciles & ſacrés.

Je ne penſe pas qu'il faille attendre qu'un jeune homme ait atteint vingt ans, avant de lui apprendre qu'il y a un Dieu juſte, bon, rémunérateur & vengeur; pour lui dire qu'il doit aimer ſon père, regarder le larcin comme un crime honteux, le menſonge intéreſſé comme un vice bas. Quoiqu'un enfant ne puiſſe deviner ce qu'eſt un vice, une vertu, il eſt ſage de lui inſpirer de l'horreur pour l'un, du reſpect pour l'autre; dès qu'il fera uſage de ſa raiſon, ſon jugement ratifiera ces premieres idées; .... toute action qui ſera appellée vertu ou vice, frappera ſon eſprit plus vivement; il aura aimé la vertu ſans la connoître; il la pratiquera en

la connoiſſant; préparé de loin au reſpect qu'elle impoſe, la vénération qu'il aura pour elle ſera plus grande & plus ſincere ; elle ajoutera à l'honnêteté de ſes mœurs, parce qu'elle l'éloignera davantage du vice. Un maître habile doit épier dans un jeune homme le premier mouvement des paſſions, pour s'en ſaiſir, pour tromper utilement les paſſions par les paſſions mêmes, en les appellant adroitement, & comme à leur inſu, vers un objet meilleur que celui qui les invite: il doit examiner d'un œil obſervateur leur marche, pour découvrir leur but, s'il eſt poſſible, afin de calculer les rapports divers qui peuvent les lier au bien de l'état; afin de ſurprendre l'inſtant de leur fermentation, lorſque le cœur, ſans défiance contre ſes foibleſſes, ſans garde contre ſes vices, s'épanouit & ſe montre tel qu'il eſt; pour lui donner la premiere teinte des vertus qu'il doit pratiquer, des devoirs qu'il doit remplir. De ce moment dépend peut-être le ſuccès de l'éducation : c'eſt alors qu'il faut faire l'homme en le commençant ; que l'on doit l'attacher à la Patrie, lui inſpirer les ſentiments généreux que je voudrois lire gravés dans tous les cœurs, ſentiments ſur leſquels eſt fondée l'amitié patriotique. La gloire, l'honneur, s'ils enflamment un jeune homme, le portent partout où il eſpere les obtenir ; les premieres impreſſions s'effacent difficilement ; elles croiſſent, ſe fortifient en vieilliſſant ; l'empire qu'elles exercent de bonne heure, elles le retiennent, l'étendent & l'affermiſſent ; c'eſt une pierre contre laquelle vient ſe heurter le choc des opi-

nions contraires; elles maîtrisent les passions ; & souvent elles les domptent.

Maîtres, voilà une portion de vos devoirs ; s'ils sont remplis, il n'est point de récompenses au-dessus de vos services ; la Patrie reconnoissante les apprécie ; elle ne peut manquer de s'acquitter envers vous, dès que vous serez quitte envers elle.

L'ESTIME DE VOS CONCITOYENS, voilà votre gloire ; vous êtes dignes de leurs respects ; vous avez concouru à leur bonheur. Quel bien ne procurerez-vous pas à l'Etat ! vous vous occupez à perfectionner la nature, vous corrigez nos vices, vous les éteignez dans leur source ; vous avez le courage d'animer vos leçons par des exemples de vertus. Amis de l'humanité, bienfaiteurs de la Nation, vous êtes les peres de la Patrie.

Sexe enchanteur ! que la nature a formé pour exercer l'empire le plus doux ; soyez toujours animé de ce noble enthousiasme pour le bien public. Cultivez cet esprit fin & cette imagination vive que la nature vous a donnée ; que votre ame sensible s'échauffe pour des vertus nécessaires à votre félicité durable. Rendez-vous estimables par votre sagesse & vos mœurs, autant que vous nous attirez par vos charmes. Que vos regards confondent l'impudence & la fatuité ; que vos mépris punissent la présomption, l'ignorance & le vice ; que votre accueil distingue & récompense le mérite modeste & la probité. Contribuez par votre exemple à la réforme de ces êtres futiles & désœuvrés qui infestent la société.

Rendez-les à la Patrie ; ramenez-les à la vertu ; n'écoutez point ces fanatiques, ces hommes pervers, ces hommes deſtructeurs de tout principe & de tout frein. Engagez-les à ſe ſoumettre à la voix de la droiture & de la vraie humanité qui les condamne ; bientôt ils ſe tairont, pour l'honneur de la raiſon humaine outragée par le délire de leurs raiſonnements, & par les dangers qui réſultent de leurs conſéquences ; ils écouteront ces fanatiques, afin de s'inſtruire, de ſe connoître, & d'abjurer leurs erreurs & leurs motifs. Ils ſe ſoumettront, & bien loin de trouver dans la Religion & la Liberté un joug nuiſible, ils y trouveront au contraire la gêne des paſſions remplacée par le regne de la vertu ; les ſacrifices de l'amour-propre payés par les douceurs de la modération ; l'aſſujettiſſement des goûts & des caprices, accompagné de la paix de l'ame ; les combats de la ſenſibilité couronnés par le calme ; les agitations de la révolte, diſſipées par la ſupériorité des ſentiments ; les tranſports de l'animoſité, déſavoués par la ſageſſe, & étouffés par la ſoumiſſion : ils ceſſeront enfin d'être ce qu'ils ſont, & cette Liberté qu'ils déchirent, deviendra le préſervatif de leurs doutes, le ſpécifique de leurs erreurs, le frein de leurs paſſions, la matiere de leur culte, l'objet de leur amour, & la ſource de leur bonheur.

FIN.

AUX CITOYENNES VERTUEUSES.

Hommes qui jugez injuſtement du Sexe, apprenez que c'eſt ſa modeſtie même qui tient ſes vertus dans l'ombre ; elles aiment autant à ſe cacher que nos vices aiment à paroître ! Dites-moi quel eſt le genre de mérite par lequel les femmes ne ſe ſoient pas diſtinguées ? Les belles-lettres réclament comme leur ornement un grand nombre d'entr'elles dont elles ont conſacré le nom à l'immortalité. La premiere couronne académique n'a-t-elle pas été décernée à Mlle. Scudéry ? N'avons-nous pas vu briller dès le neuvieme ſiecle une Dodane, en Septimanie ? Les noms de Gournay, Deſroches, Barbier, le Marchand, Saintonge, Daunoy, la Suze, la Sabliere, Lambert, Villedieu, Louiſe-Anaſtaſie Serment (1),

(1) Cette femme philoſophe étoit née à Grenoble ; les Auteurs les plus célebres rechercherent ſa ſociété, & célébrerent à l'envi ſon mérite... On lira avec le plus grand plaiſir ces beaux vers qu'elle fit peu d'inſtants avant ſa mort. Il faut remarquer qu'elle étoit tourmentée par un cancer qui lui rendoit la vie inſupportable.

> Bientôt la lumiere des cieux
> Ne paroîtra plus à mes yeux ;
> Bientôt quitte envers la nature,
> J'irai dans une nuit obſcure
> Me livrer pour jamais aux douceurs du ſommeil.

Dacier, Deshoulieres, Sevigné, &c. peuvent bien figurer avec les plus illuſtres des nôtres. Si nous parcourons l'hiſtoire, nous trouverons par-tout des preuves de la vigueur dont le ſexe eſt capable. On vit à Rome à côté d'un Scevola, une Clélie paſſer hardiment le Tibre à la nage au travers d'une grêle de traits. Dans le temps où tout plioit ſous la tyrannie des Triumvirs, la fille d'Hortenſius, bravant leur cruauté, oſa ſeule employer la force de ſon éloquence pour défendre les Dames Romaines; & dans la fureur des proſcriptions, on vit Arie encourager ſon mari à la mort, & lui préſenter le poignard teint de ſon ſang, en l'aſſurant froidement qu'*il ne faiſoit point de mal.*

Il n'eſt pas juſqu'à l'ardeur guerriere qui n'ait éclaté chez quelques femmes, quoique ces vertus ſanguinaires ſemblent n'être pas de leur reſſort. Sans parler de la fameuſe Jeanne

---

Je ne me verrai plus par un triſte réveil,
Expoſée à ſentir les tourments de la vie.
Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
 Je ne vous porte point d'envie,
Votre ſort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briſer des liens,
 Qui malgré moi m'attachent à la vie;
 Frappe, ſeconde mon envie;
Ne point ſouffrir eſt le plus grand des biens.
Dans ce long avenir, j'entre l'eſprit tranquille;
Pourquoi ce dernier pas eſt-il tant redouté?
Du maître des humains, l'éternelle bonté,
Des malheureux mortels eſt le plus ſûr aſyle.

d'Arc, la Judith du quinzieme ſiecle, nos faſtes ont conſacré une Jeanne Hachette, qui, à la tête des femmes, délivra Beauvais réduit à l'extrêmité par le Duc de Bourgogne (1). Dans le même temps l'Angleterre vit Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, gagner en perſonne une bataille, délivrer Henri priſonnier & le remettre ſur le Trône.

La Bretagne ſe ſouvient encore de cette courageuſe Citoyenne de Mont-Fort qui, dans la chaleur du combat, portoit ſon fils de rang en rang, & animoit les ſoldats à la défenſe d'un état qu'elle étoit ſi digne de gouverner; & ſous Louis XIII, dans des temps plus voluptueux, on vit la vertueuſe madame de Rohan défendre un an la Rochelle contre toutes les forces du Roi & l'habileté de ſon miniſtre; action qui eût mérité plus d'éloge, ſi madame de Rohan eût ſoutenu une meilleure cauſe (2).

L'hiſtoire de toutes les nations fournit de pareils exemples, toutes atteſtent que les femmes ont ſouvent partagé avec nous une intré-

(1) En mémoire de cet événement, il ſe fait tous les ans une proceſſion à Beauvais, où les femmes ont le pas ſur les hommes.

(2) Les Mémoires de M. l'Abbé Arnaud parlent d'une Comteſſe de Saint-Balmont, qui ſuivoit ſon mari à l'armée, & s'y battoit à ſes côtés; elle envoya au Maréchal de Feuquieres pluſieurs priſonniers qu'elle avoit faits ſur les Eſpagnols. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que cette Amazone rentrée chez elle, étoit de l'humeur la plus douce, & ne s'occupoit que des exercices de piété.

pidité qui ſemble devoir être notre partage à leur excluſion. . . . . Baudiſſée, Reine des anciens Bretons, après la défaite de quatre-vingts mille des ſiens, par les Romains, après avoir défait les Cimbres, qui combattant ſur leurs chariots, accablerent leurs ennemis de pierres, & ſe voyant priſes, ſe dévouerent enfin à la mort, elles & leurs enfants.

Ces actions ſont cruelles, & peut-être comparables à la féroce vertu des femmes Indiennes, qui ſe brûlent ſur le corps de leurs époux ; mais elles annoncent de la force, & démontrent que les femmes tiennent moins à la vie qu'on ne penſe. Pluſieurs parmi elles ont refuſé de la conſerver aux dépens de leur gloire. Valere-Maxime rapporte qu'Harmonie, reſtée ſeule de la famille royale à Syracuſe, & pourſuivie par les ennemis de ſa maiſon, ne put ſouffrir qu'on livrât au tyran une jeune Citoyenne, qui, déguiſée ſous la pompe royale, avoit été ſubſtituée à ſa place : elle vint elle-même s'offrir pour la délivrer, & montrer au tyran ſa véritable ennemie. On a vu en France une Renée Clermont d'Amboiſe, plus attachée à la gloire qu'à la vie, mourir à la nouvelle de la priſe de Cambray, que poſſédoit ſa maiſon ; & le treizieme ſiecle fournit une Blanche, femme de Jean-Baptiſte de la Porte, plus admirable que l'ancienne Lucrece, priſe dans la petite ville de Baſſano, qu'elle défendoit après la perte de ſon mari ; & ſur le point d'être violée par Acciolin, elle ſe jeta par une fenêtre : on la ramena à ce barbare, de qui

elle obtint la permiſſion de rendre les derniers devoirs à ſon mari. Entrée dans ſon tombeau, elle fit un effort pour faire tomber ſur elle la pierre qui le couvroit, & s'enſevelit avec les précieux reſtes d'un époux auquel elle mouroit fidelle.

Dans le temps que Louis XIV rempliſſoit toute l'Europe de ſon nom, on parloit peu de Marie-Thereſe d'Autriche ; cependant quelle force ne fallut-il pas à cette princeſſe pour oppoſer à ſes chagrins une conduite qui fit dire à Louis XIV, en la perdant : « Voilà le pre» mier chagrin qu'elle me donne. »

Madame de Maintenon, dont l'eſprit & la douceur furent la conſolation des dernieres années de ce Monarque, eut auſſi des peines proportionnées à l'élévation où elle parvint. Dans toutes les ſituations, elle conſerva une modération & une égalité d'ame qui ſe fait ſentir dans ſes lettres. On y voit par-tout une femme ſupérieure à la fortune même.

Le même héroïſme ſe trouve dans une condition privée. Madame de Villa-Cerf, réduite à la mort dans la fleur de l'âge, par la maladreſſe de ſon chirurgien, le conſole elle-même. « Je ne vous regarde pas, dit-elle en mourant, » comme une perſonne dont la mépriſe me » coûte la vie, mais comme un bienfaiteur » qui avance mon entrée dans une heureuſe » immortalité. Comme le monde pourroit en » juger autrement, je vous ai mis en état, » par mon teſtament, de vous paſſer de votre » profeſſion. » Une pareille grandeur d'ame ne

s'acquiert pas dans un inſtant, elle eſt la ſuite d'une longue pratique du bien ; & la vie d'une telle femme bien connue fourniroit plus d'utiles leçons que l'hiſtoire des batailles & des fameux maſſacres célébrés par tant d'écrivains.

Si l'on examinoit ſans partialité les grandes actions qui peuvent faire honneur aux deux ſexes, on en trouveroit autant du côté des femmes que du nôtre. Je n'ajouterai qu'un trait qui ne caractériſe pas la bonté du cœur d'une femme en particulier, mais celle de tout le ſexe en général, & je doute beaucoup qu'en pareille circonſtance les hommes euſſent donné la même preuve d'un généreux attachement.

L'Empereur Conrad III, aſſiégeant Henri le Superbe, Duc de Baviere, dans Weinſberg, & étant ſur le point de prendre la ville d'aſſaut, les femmes ſupplierent l'Empereur de leur permettre de ſe retirer, & d'emporter ce qu'elles pourroient. Conrad le leur ayant permis, fut très-ſurpris de les voir ſortir ſauvant leurs maris : il s'attendrit à ce ſpectacle, & pardonna à la ville & au Duc.

Que les hommes en état de s'inſtruire d'un grand nombre de faits, qui dépoſent en faveurs des femmes, ceſſent donc leurs injuſtes déclamations. Eſt-ce agir de bonne ſoi que d'oppoſer les déſordres de quelques monſtres répandus parmi le ſexe, aux plus belles actions des héros du nôtre ? Si l'on peut citer des Brunehaut, on peut nous reprocher plus d'un Catilina ; & s'il s'eſt trouvé des hommes aſſez

courageux pour faire les plus grands ſacrifices ; les femmes ſe ſont montrées capables des mêmes efforts.

Madame d'Angoulême, régente lors de la détention de François premier, ſacrifia la tendreſſe du ſang au bien de l'Etat, en livrant ſes petits-fils pour ôtages, plutôt que les généraux demandés par Charles-Quint. L'Europe a vu une Reine deſcendre volontairement du trône, pour ſe donner aux ſciences qu'elle lui préféroit ; & nous avons eu le touchant ſpectacle d'une femme d'un nom illuſtre, qui, jeune & belle, maîtreſſe d'elle-même & de gands biens, a renoncé à tous ſes avantages pour ſe livrer à l'auſtérité du cloître (1). Il eſt autant d'héroïnes que de héros, & les grandes ames ne ſont pas plus communes dans un ſexe que dans l'autre.

---

(1) Madame Louiſe. . . . On dit à cette Dame que le bruit couroit qu'elle ſe repentoit d'avoir quitté le monde. « Eſt-ce qu'on y parle encore de moi ? » répondit-elle avec une magnanime ſimplicité.

MA DEMANDE A TOUS LES DÉPUTÉS DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

AUGUSTES REPRÉSENTANTS,

VOUS veillez conſtamment au bonheur des François. Grenoble m'a donné le jour; j'ai tout perdu. Une Chapelle ſituée à l'Albe (*), & dont le modique revenu conſiſtoit en une quête de bled qu'il me falloit faire au temps de la récolte, faiſoit tout mon patrimoine. Ce même revenu vient d'être anéanti par le refus des habitants. J'implore vos ſecours.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

AUGUSTES REPRÉSENTANTS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

l'Abbé BARTHELEMI.

(*) Cette Chapelle a été inſtituée ſous le vocable de *Chapelle du Saint-Eſprit* : elle eſt ſituée à l'Albe, petit village en Dauphiné, à 3 ou 4 lieues de Grenoble, dans les terres du Citoyen Chaléon, ci-devant Conſeiller au Parlement de cette ville.

A TOUS LES CITOYENS

Qui forment les différents Clubs de cette Ville.

CITOYENS VERTUEUX,

AGRÉEZ mon hommage. Vos Sociétés furent formées pour le bonheur d'un peuple chéri de toutes les Nations. C'eſt dans ces Aſſemblées auguſtes qu'on apprend à développer tout ce que la Religion a de ſublime ; la Politique, de profond ; la Morale, de touchant ; & l'amour de la Patrie, de plus énergique. Daignez joindre vos ſuffrages aux ſupplications que je fais aux nouveaux ſages de la Grece ; & bientôt vous aurez mis le comble à ma félicité.

Je ſuis avec le zele le plus ardent pour le bien de la Patrie.

CITOYENS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
l'Abbé BATHELEMI.

OUVRAGES
DE
M. L'ABBÉ BARTHELEMI.

1°. Grammaire des Dames: quatrieme édition ſuperbe, chez M. Amable le Roy, Imprimeur-Libraire, à Lyon. in-8°.

2°. La Cantatrice grammairienne, ou l'art d'apprendre l'orthographe françoiſe, par le ſecours des chanſons paſtorales, villageoiſes, anacréontiques; édition magnifique ..... Chez M. Grabit, Imprimeur-Libraire, à Lyon.

3°. Le Deſtin de la France, d'après le manuſcrit de M. l'abbé de Mably. in-12. Chez M. Grabit, Imprimeur-Libraire, à Lyon.

4°. Inceſſamment les Mémoires de Madame de Tencin, ſœur du Cardinal de ce nom. 2 vol. in-12. chez M. Grabit, Imprimeur-Libraire, à Lyon.

Ouvrage ſous preſſe :

5°. Le Tableau de la Monarchie Françoiſe, depuis Pharamond juſqu'à nos jours.

15